

Bernard Germain LACOMBE

Petits contes des savanes du Burkina Faso



Petits contes des savanes
du Burkina Faso

Collection *La Légende des Mondes*

dirigée par Isabelle Cadoré, Anne Pouget

Dernières parutions

Pascal BACUEZ, *Contes swahili de Kilwa/Hadithi za kiswahili kutoka kilwa (contes bilingues)*, 2000.

Youcef ALLIOUI, *Contes kabyles – Deux contes du cycle de l'ogre*, 2001.

Pascal BACUEZ (collectés et traduits par), *Les ruses de la malice, contes swahili*, 2001.

Noël LE COUTOUR, *Contes de malice et de sagesse*, 2001.

Catherine CASTALI, *La fête des Lumières*, 2001.

Marie-Christine CABAUD, *Ombres et fantômes du Népal – Contes du rire et de l'aigre*, 2001.

Mariana Cojan NEGULESCO, *Le méchant Zméou – contes roumains*, 2001.

Noël Le COUTOUR, *Penda la belle bambara*, 2001.

Youcef ALLIOUI, *Contes kabyles*, 2002.

Victor NIMY, *Kalla la noyée*, 2002.

Victor NIMY, *Maa Mboyo*, 2002.

Adèle CABY-LIVANNAH, *Contes et histoire du Congo*, 2002.

Slimane CHABOUNI, *Le Roc du Midi suivi de Moche*, 2002.

Xavier LUFFIN et Espérance KANA, *Lorsque les Bruxellois d'ici et d'ailleurs racontent*, 2002.

Maud LOISILLIER, *Le vase chinois*, 2002.

Jean et Olivier SAUVY, *Monts et Merveilles au Pays de Fujiyama*, 2002.

Ling DI SHI, *La Chine de mes ancêtre, Contes chinois*, 2002.

Christine Adjahi GNIMAGNON, *Do Massé, contes fons du Bénin*, 2002.

Samad BEHRANGUI, *La légende de la tendresse*, 2002.

Michèle MADAR-HAVEL, *L'ogresse verte*, 2002.

Michèle MADAR-HAVEL, *Les sept jarres et autres contes de Tunis*, 2002.

Michèle MADAR-HAVEL, *Un sourire sardonique et autres contes effrayants de Tunis*, 2002.

Saïd ABDALLAH, *Trois ruses d'Ibnasaya, contes comoriens*, 2002

Bernard Germain LACOMBE

Petits contes des savanes
du Burkina Faso

L'Harmattan
Paris - Montréal

© L'Harmattan, 2003

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris - France

L'Harmattan, Italia s.r.l.

Via Bava 37

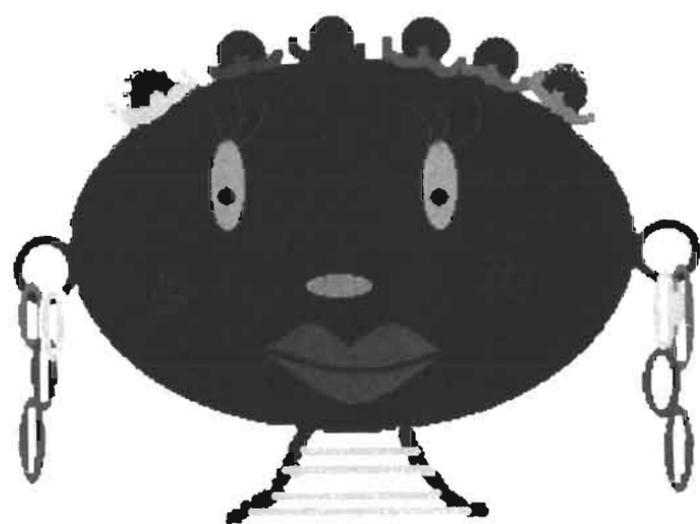
10124 Torino

L'Harmattan Hongrie

Hargita u. 3

1026 Budapest

ISBN : 2-7475-3740-4



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME EDITEUR :

*Voyage en Orstomie de Jean Naymard (1944-1994),
Fragments pour un clinquantenaire (1995)*

*Le partenariat scientifique, un défi pour la France,
essai (1995)*

*Cœur de savane, Contes d'Alassane Kanon sur Bobo-
Dioulasso (2000)*

*La femme fleuve et le lamantin, contes du Burkina Faso
(2001)*

*La saison opaline, contes et récits nomades, Burkina-
Sénégal (2002)*

Ethnographiques, textes (2002)

*La jachère espace de culture, espace sans cultures
(2002, en collaboration avec Saratta Traoré)*

*Les oasis du désert de l'Atacama, Nord-Chili
(2002, en collaboration)*

Avertissement

En voyageant au Burkina, j'ai rencontré un petit garçon très doué pour les études. Il a huit ans et s'appelle Boris Coulibaly (au Burkina on dit Coulibaly Boris, le nom se met toujours avant le prénom). Il a un frère tout aussi doué que lui (pour leur petite sœur elle est encore trop petite pour savoir si elle suit la même voie). Boris a demandé de quoi lire, alors comme je n'avais qu'un livre de contes, il a fait un peu la grimace et m'a dit que les adultes qui écrivaient les contes prenaient les enfants pour des bébés. Je lui ai promis d'écrire un livre de contes rien que pour lui, et pour son frère. Mais je mets aussi dans cette dédicace, Annick Birr Palé car elle travaille très bien en classe : elle avait décidé d'être la première, et elle a terminé première de sa classe ! C'est les photos de Boris et d'Annick qui ont été mises sur la couverture, et c'est à eux et à tous ces enfants qui aiment travailler, qu'ils vivent à Ouagadougou ou Bobo-Dioulasso, ou dans les campagnes du Burkina, qu'est dédié ce petit recueil.

Pour leur faciliter la lecture, j'ai mis en fin de l'ouvrage un petit glossaire, c'est-à-dire du vocabulaire. Les mots détaillés dans ce glossaire sont signalés par un astérisque dans le texte :. Ce glossaire a été aussi fait pour les enfants qui ne vivent pas au Burkina et qui auraient des difficultés à comprendre certaines expressions particulières nommant des réalités spécifiques au pays, ou propres au français parlé au Burkina. On remarquera que j'ai laissé les noms d'ethnie(ou de population) invariable (ex. : un Peulh, des Peulh).*

S'Calpa a illustré ces contes en s'inspirant des figurines de cuivre et des masques du Burkina Faso.

Le dessin de couverture, qui est le portrait de Saratta, a été réalisé sur ordinateur par Victoria Awa.

BG Lacombe

Les passeports africains

Autrefois, en Afrique, on n'utilisait l'écriture que pour transcrire la Parole dictée au Prophète. Alors, pour envoyer un messenger, on munissait son porteur d'une marque de reconnaissance, un passeport : c'était toujours un objet. Les deux correspondants en détenaient chacun un, les deux passeports étaient identiques, ou étaient deux moitiés d'une même pièce ou bien des objets qui se ressemblaient fortement. Ce pouvait être un simple morceau de bois ou de fer coupé en deux, ou bien des petites sculptures qui étaient jumelles ou qui s'ajustaient l'une à l'autre... Quand on envoyait un message, on donnait au commissionnaire ce que l'on possédait comme signe de reconnaissance. Le correspondant pouvait vérifier la véracité* de l'envoi, parfois en ajustant la pièce que lui donnait le messenger à celle qu'il possédait : ainsi s'assurait-il que c'était bien son ami qui lui envoyait le message.*

Le passeport d'ivoire

Il était une fois dans les savanes africaines, il y a bien longtemps, un Peulh qui avait deux femmes. Sa première épouse lui avait donné deux filles, dont l'une était mariée au loin et la petite dernière, Saratta, qui restait encore avec sa mère. La jeune enfant était jalouée par sa marâtre, la seconde épouse de son papa, qui n'avait pas eu d'enfants. Saratta, ayant peut-être été trop gâtée par une mère vieillissante, avait tendance à désobéir. Elle ne suivait même pas le simple conseil de ne pas marcher pieds nus ! Or, chacun sait que l'empreinte d'un pas peut être volée par quelque sorcier, qui vous vole aussi votre vie, ou vous enferme dans une prison magique !

La maman de Saratta sentit que ses jours lui étaient comptés par le Très-Haut, Loué soit-Il et Mohamed est son Prophète. Alors, elle emmena sa fille en brousse. Elles atteignirent un manguier* majestueux isolé au milieu de la savane. Il était un peu éloigné de la concession familiale, cet ensemble de cases qui composait la maison.

Sous l'ombre nocturne du manguier, la maman montra à sa fillette un petit ivoire : un demi-œuf. Il portait en creux une tête de vache sur la partie plate. Elle lui dit : « Ta sœur, qui est mariée au troisième village au-delà du fleuve, ne te reconnaîtrait pas si tu allais la voir ! Dans la concession de son mari, il y a un grand manguier comme celui-ci. Donne-lui ce passeport, elle saura qui tu es et te gardera avec elle ! » Et, devant Saratta, sa maman enfouit l'objet sous l'arbre. Ensuite, sa mère lui dit : « Ceci est un secret, n'en parle à personne. Si un jour malheur m'arrivait, tu viendras prendre ce passeport. Mais avant, laisse-le là où je l'ai mis. »

Sur le chemin du retour, Saratta entendait sa mère mais ne l'écoutait pas, elle répondait par des « Oui maman » pour scander les recommandations de sa mère et faire semblant d'écouter. Elle avait déjà trop envie de désobéir et de déterrer l'objet de sa cachette !

Dès le lendemain, durant la sieste, elle ne manqua pas d'exécuter son projet et alla voir sous le manguier : elle déterra l'ivoire, le regarda et le prit avec elle. Elle ne savait pas que sa marâtre l'avait magiquement suivie, car Saltiogo, tel était le nom de la coépouse* de sa mère, moulait chaque jour l'empreinte du pied nu de l'enfant et, après quelques incantations,

devinait tout ce qui la préoccupait ! Car la marâtre était sorcière ! Ce fut facile pour elle quelques jours après de chiper* le passeport d'ivoire et de le jeter dans le feu : ainsi, la petite fille de la première épouse ne lui échapperait pas ! En envoûtant la fillette, elle voulait obtenir des enfants pour elle-même qui était stérile. Saratta ne retrouva pas son ivoire, mais l'oublia, trop préoccupée à désobéir à toute grande personne qui lui interdisait quelque chose.

La mère de Saratta s'affaiblissait et les pluies n'étaient pas venues qu'elle se mourait ; elle appela sa fille : « Va chercher le passeport que j'ai enterré sous le manguier et va rejoindre ta sœur, ne reste pas avec ton père maintenant que ma coépouse aura les mains libres pour te maltraiter. Souviens-toi : va droit vers l'est, le troisième village après le fleuve, une concession avec un grand manguier. » Et elle mourut.

Saratta pleurait : voir sa maman mourir lui avait fait beaucoup de peine. Mais cette histoire de passeport ne la préoccupa pas. Elle n'essaya pas de rejoindre sa sœur et, si elle désobéit encore, c'est que sa marâtre était très gentille avec l'orpheline à qui elle donnait du lait et du miel dans du couscous de mil, plat que la fillette adorait. Mais, dans le lait qu'elle donnait à la petite,

Saltiogo mélangeait de la bouse de vache sur laquelle elle avait fait des incantations sorcières.

Un jour, Saratta fit des rêves particulièrement étranges et inquiétants lors de la sieste : elle s'était transformée en génisse* toute blanche ! Mais quand elle se réveilla, elle comprit que ce n'était pas un rêve : elle était devenue une vache ! Et cela, par la méchanceté de sa marâtre, et par sa propre désobéissance aux injonctions* de sa maman. Elle comprit les recommandations de sa mère, mais c'était trop tard. Elle s'échappa de la hutte dans laquelle elle dormait en la détruisant car l'entrée en était basse et étroite, taillée pour une fillette, pas pour une vache. Son père rattrapa la génisse et l'incorpora à son troupeau en la marquant de son signe : trois larges balafres au coutelas sur les flancs qui la firent durement souffrir. Cette vache blanche le consola grandement du départ de sa gamine désobéissante qui l'avait si souvent lassée. De toute façon, il oublia sa fille car son épouse lui dit que la petite avait rejoint sa sœur venue la prendre pendant la sieste. Personne n'avait osé appeler le maître de la maison, et la sœur de Saratta n'avait pas voulu qu'on le réveillât !...

Métamorphosée en génisse, Saratta passa des heures à pleurer. Elle aurait voulu mourir de faim mais ne le put. Désormais, elle comprenait tout ce que sa mère lui avait dit, mais c'était trop tard ; elle réentendait les conseils de la défunte. Elle comprit son destin quand sa marâtre entreprit de convaincre son père de sacrifier lui-même cette bête aux prochaines fêtes. Saratta comprit que la sorcière arriverait à ses fins, il fallait fuir.

Mais un espoir naquit en elle : Saratta se dit que sa mère savait ! Elle connaissait bien la sorcellerie de sa coépouse ! Il fallait avoir confiance. Un jour que le troupeau était amené près du grand manguier par le pasteur qu'employait son papa, elle fouilla sous les feuilles et trouva son passeport ! Ce devait être le sien, il fallait avoir confiance et fuir ! Elle le prit dans la bouche.

Elle profita de l'inattention du berger pour se sauver. Mais au lieu de filer directement dans la direction qu'elle devait prendre, elle prit la direction opposée, arriva sur un plateau latéritique* sec où ses sabots ne laissèrent aucune marque. De là, elle reprit la direction de l'est, vers le village où était mariée sa grande sœur. Elle marchait vivement et la nuit la surprit mais elle ne s'arrêta pas. Dans cette même nuit, elle entendit un lion. Serrant la pièce d'ivoire dans sa bouche, elle s'aplatit au sol afin de donner à croire

qu'elle était épuisée. Le chasseur s'approcha et, quand il bondit, elle se redressa et fit front : le fauve s'empala de lui-même sur ses cornes de lyre*. Elle se dégagea d'un brusque élan de tout le corps et s'enfuit, laissant le lion blessé derrière un buisson.

Au coucher du soleil, alertés parce que le troupeau ne revenait pas (le pasteur, effrayé par la perte d'une bête, s'était enfui !), le père et sa femme allèrent battre la brousse. Ils ne retrouvèrent le troupeau qu'au matin. Il y manquait la vache blanche que le père rechercha, mais il perdit les traces de sa génisse d'albâtre* sur le plateau de latérite*. Il renonça à la poursuite : la génisse était partie comme elle était venue, Dieu l'avait voulu ! Mais Saltiogo, elle, ne désarma pas. Elle avait plus d'un jour de retard sur la génisse mais elle savait où Saratta s'obstinait à vouloir aller : rejoindre sa sœur ! Mais qui la reconnaîtrait en vache ? La marâtre la récupérerait facilement avec les marques de propriété des trois grands traits sur les flancs ! Le passeport était parti en fumée et, sans lui, Khadi, la grande sœur de Saratta, ne la reconnaîtrait jamais. Saltiogo prit donc directement la route de l'est et marchait sous le soleil quand elle entendit une respiration derrière un buisson.

« Elle est là ! », se dit-elle en s'approchant. C'est alors que le lion blessé par les cornes de Saratta bondit et la tua.

Saratta traversa le fleuve quand le soleil était déjà haut. Elle pressait le pas et compta un village, puis un autre, et au soir atteignit le troisième. Les femmes du village s'étonnaient de voir cette génisse inconnue à la robe virginale* qui marchait d'un pas décidé et elles l'entourèrent. Saratta leur lécha les mains de reconnaissance en se demandant qui était sa sœur parmi elles... Elle fit alors le tour des concessions, dispersées comme dans tout village peulh et vit un gros et majestueux manguier : c'était là qu'habitait sa sœur, sa maman le lui avait bien dit ! Saratta était arrivée ! Les femmes s'exclamèrent : « Khadi, c'est chez toi qu'elle va ! » La femme interpellée s'approcha, la génisse se tourna vers elle et meugla.

En s'approchant de sa grande sœur, Saratta fouilla sa main de son museau humide et laissa tomber de sa bouche, gluant de bave, le passeport d'ivoire. Interdite, Khadi le regarda et le reconnut. Elle se précipita chez elle et revint avec un passeport dans chaque main : tous deux en ivoire. Tous deux étaient de même forme ; tous deux représentaient une tête de vache aux cornes de lyre, à un détail près : l'un était gravé en creux, l'autre était sculpté en relief. Les femmes restaient silencieuses, étonnées que Khadi et la génisse aient eu deux passeports semblables et opposés, deux passeports en miroir*.... Khadi rapprocha les

deux ivoires, elle hésita un peu puis les joignit face contre face. Les deux têtes de vaches s'encastèrent si bien l'une dans l'autre que les dos ronds des deux passeports réunis formaient comme un œuf d'ivoire bruni. Les femmes applaudirent. Elles s'émerveillèrent plus encore lorsque la génisse s'évapora et qu'apparut à sa place une belle jeune fille.

C'est cette Saratta que Victoria Awa a dessinée et dont le portrait illustre ce conte.

Et le conteur, lui, remet ce conte où il l'a trouvé en en donnant quand même la morale : il faut toujours obéir à sa maman et ne jamais oublier de porter des sandales quand on marche dans le sable !

L'homme doit cultiver pour manger

À l'origine du monde, disent les Lobi, étaient Kouñn et sa femme Khèr. D'où venaient-ils ?

Descendaient-ils du ciel ou avaient-ils émergé du plus profond de la terre ? Ce que l'on sait, c'est que seul Tangba, Dieu, les précédait. Kouñn et Khèr eurent une progéniture nombreuse. Les hommes ne souffraient ni de la faim, ni du froid ; ils ne bâtissaient pas de maison et n'avaient pas à travailler aux champs. Pour se nourrir, il leur suffisait de couper un morceau du ciel qui vivait sur le sol à cette époque des origines, et de le faire cuire dans une poterie. Mais il fallait que la poterie fut soigneusement fermée, car une seule condition leur était imposée par Tangba : les humains ne devaient pas voir le ciel en train de cuire !

Un jour Kouñn cuisinait, mais un besoin pressant le prit : il dû aller derrière un buisson pour faire pipi. Sa femme, Khèr, profita de son absence pour soulever le couvercle de la marmite. Car elle était curieuse Khèr ! Le tonnerre aussitôt éclata. Le ciel s'enfuit : il monta, et c'est depuis lors qu'il est si haut, hors de portée des hommes.

Désormais, les humains eurent faim. Ils broutèrent l'herbe comme les vaches, ils dévorèrent les feuilles des arbres, ils avalèrent les insectes comme les oiseaux... Ils souffraient* à chercher leur pitance* jour après jour.

Comme il parcourait la brousse en recherchant à manger, un jour Kouñn rencontra une procession de fourmis, chacune chargée d'une graine. « Pourquoi mes enfants ne pourraient-ils pas manger aussi de cela ? », se dit Kouñn. Il éventa* la fourmilière et se saisit de ce qui était entreposé dans ses hangars souterrains. C'est ainsi que les premiers hommes découvrirent le mil, le sorgho, le maïs, les arachides et les haricots qu'ils récoltaient dans la brousse au hasard de leurs courses. Mais la faim reprit la famille de Kouñn et Khèr qui s'adressèrent à Tangba, si humblement que Dieu se laissa fléchir.

Tangba envoya sur terre un de ses fils qui parla aux hommes : « Vous avez été désobéissants ! On ne peut oublier votre faute ! Mais mon Père vous veut du bien malgré toute votre indignité. Prenez cette houe, prenez-la, ouvrez la terre et, à la première pluie, plantez les graines qui vous restent. Vous vivrez et vous

multipliez, mais par le travail ! » Le ton de sa voix était presque un anathème*.

La première houe, don de Dieu, était gigantesque, mais comme les hommes l'étaient aussi, ils purent la manier. Kouñnn et ses fils creusèrent la terre : c'est nos vallées d'aujourd'hui ; il firent des billons, c'est les collines du pays lobi de maintenant. Aujourd'hui, qui regarde autour de lui voit le travail de Kouñnn, de Khèr et de leurs enfants. Nous, qui descendons d'eux, avons perdu leur taille immense mais nous labourons toujours la terre avec la houe que Dieu nous a donnée et nous plantons les grains trouvés par Kouñnn chez nos amies les fourmis. Ainsi récoltons-nous pour que la faim ne ravage pas nos maisons et décime nos familles.

Moi, Koulansouonthé, qui raconte cette histoire du pays lobi, je remets ce conte où je l'ai trouvé. Que ceux qui ne sont pas Lobi comme moi me disent comment ce monde est né selon eux. Je sais qu'ils diront d'une autre manière que si l'homme et la femme travaillent, c'est parce qu'ils ont désobéi et que s'ils ont désobéi et continuent de désobéir, c'est par curiosité... Or, la curiosité est un vilain défaut !



Le fusil et le python

Il était autrefois un grand chasseur qui, voyant sa fin venir, appela son fils unique et lui dit :

— Mon fils, je suis un grand chasseur, mais Dieu seul sait la peine qu'on trouve à courir la brousse et à se fatiguer dans la poursuite les bêtes sauvages. Alors, je te demande de ne pas chasser comme moi. Laisse les bêtes tranquilles et cultive les champs avec ta femme et lègue tes terres à tes enfants.

Le fils promit. Alors, le père lui dit :

— Je sais que tu seras tenté tant que mon fusil sera dans cette case. Alors, je l'ai magiquement enfermé au plus loin dans la brousse dans un baobab creux avec un grand python, si grand qu'il ne peut s'échapper car son propre poids l'écrase au sol. Laisse-le en paix ! Car qui s'en saisira, s'il n'est tué par le python, ne pourra trouver de femme et avoir d'enfants.

Et il mourut.

Mais le fils avait le virus de la chasse. N'avait-il pas suivi son père tout jeune dans la brousse ? Au début, cependant, il respecta les volontés de son père et

n'allait flécher qu'au retour des champs... Mais une nuit il rêva : il allait par la brousse et vit trois grands arbres : un caïlcédrat, un fromager et plus loin, un baobab. Dans son rêve, il se vit s'approcher du baobab. Il était immense et creux comme le sont souvent ces arbres quand ils ont nourri des générations d'hommes. Il se vit grimper et regarder au fond : et là il vit le regard d'un serpent le fixer. Alors, il redescendit et partit. Dans son rêve, il se vit marcher longtemps dans la brousse jusqu'à des terres qu'il reconnut... Et le jeune homme se réveilla. Il comprit qu'il savait où était le fusil de son père ! Dévoré de désir, il alla par la brousse retrouver les trois arbres. Il monta dans le baobab : le serpent était bien là, énorme ! Le python eut un tressaillement de tout le corps et se détendit pour tuer le fils et le dévorer. Il ne vit pas la fine lame aiguisée du sabre que le jeune homme tenait devant lui et contre laquelle il alla, s'ouvrant lui-même la tête en deux ! Il s'écroura, il était mort ! Le fils plongea entre les anneaux et trouva, enfermé dans un sac de peau cousue, le fusil interdit et convoité.

Le fils devint un chasseur aussi célèbre que son père. Les années passèrent, mais la malédiction pesait sur lui : il ne pouvait se marier. Toutes les femmes le fuyaient. Avec l'âge, cette vie solitaire lui pesa : il voulait renoncer à cette vie de chasseur. Il enferma le fusil et le

cacha, mais les femmes toujours le fuyaient ! Alors, il se dit qu'il fallait remettre les choses comme il les avait trouvées. Il alla voir un sorcier qui lui dit seulement, avant même qu'il lui parle :

— Ton père était un lion !

Et il le congédia.

Alors, humblement, le grand chasseur se retira de la case du grand féticheur et alla méditer en brousse. C'est là qu'il comprit ce qu'il pouvait faire.

Un jour, il reprit son fusil et alla très loin, au-delà des lieux que les hommes habitent : il pista plusieurs lions, mais chaque fois, ils lui parurent trop fragiles : ils étaient jeunes, ou faibles car trop vieux, ou bien c'étaient des femelles. Il trouva finalement la piste d'un fauve aux larges empreintes. Et il le suivit. C'était comme si la bête savait qu'il la suivait. La traque* paraissait ne jamais devoir finir ; mais l'homme était patient et finalement il rejoignit sa proie. Il l'affronta de face, sous le vent, afin que le lion sache qui il était, pourquoi il venait et que les chances fussent égales entre l'exercice de sa force splendide et le désir d'un meurtre non moins magnifique dans le cœur de l'homme. Le lion s'avança calmement. Il prit son élan et bondit. Quand il retomba sur le chasseur, il était mort : la balle lui avait brisé le front. Seulement contusionné, le chasseur sortit de dessous le corps pesant du fauve, et le dépeça*.

Ensuite, il revint portant la peau, reprenant la longue route jusqu'au baobab où il avait trouvé le fusil de son père. Il jeta l'arme enrobée dans sa peau de lion sur les os blanchis du python tué tant d'années auparavant. Il repartit en brousse, et rechercha un python. Il en trouva finalement un énorme, qu'il saisit dans un filet après l'avoir piégé en lui donnant un bœuf entier à engloutir (et le python dormait digérant quand il s'en saisit). Le chasseur traîna son prisonnier jusqu'à la cachette de son père. Il y jeta le serpent libéré de son filet.

En descendant du baobab, le vent s'éleva et le fils repentî cria :

— Père, ô toi Lion magnifique ! Je t'ai rendu ton fusil, rendu ton python, rends-moi la paix !

Seul le vent lui répondit, mais chasseur sut que son don était agréé par les mânes* de son père qui flottaient toujours dans la brousse et qui, maintenant que son fils avait obéi à son ordre, pouvaient reposer en paix.

Il ne faut jamais désobéir à son père, même quand il n'est plus là, telle est la leçon que comprit le chasseur qui la répéta à ses enfants et que nous devons, quand nous sommes pères à notre tour, dire à nos fils. Quant à moi, je laisse ce conte où est le fusil. Trouvez-le et vous ne vous marierez jamais !

Le masque de fibres

Zumboa était un paysan de Bondoukuy. Il ne manquait pas, chaque jour, d'aller enlever* des termites en brousse pour nourrir ses poussins. Car Zumboa était très pieux et ne manquait jamais d'avoir suffisamment de volailles pour honorer les génies de la brousse et les interroger. En effet, les *gnilé**, veillent sur les récoltes, ont un œil* sur la bonne marche de la vie des maisons et surveillent pour son bien la descendance des premiers défricheurs qu'ils acceptèrent sur leurs terres.

Voici l'histoire de Zumboa :

Un matin très tôt, alors qu'il marchait dans l'herbe en recherchant une termitière, un masque* vint à lui. Il était couvert de fibres, sa tête avait une face représentant en même temps plusieurs animaux. Le masque fit trois fois le tour de l'homme qui ne manifesta aucune peur. Au contraire, Zumboa lui dit : « Je vois que tu veux m'habiter*. Si tu tiens à venir avec moi, je reviens demain au point du jour, j'aurai averti mes parents pour qu'on t'accueille dignement. » Le masque approuva la proposition par ses sauts vifs et de

grands gestes qui faisaient que sa robe de fibres flottait autour de lui comme un nuage.

Le soir, Zumboa convoqua toute sa parenté et ses neveux. Il leur parla de sa rencontre du matin. Et tous acceptèrent de recevoir le masque.

Le lendemain, Zumboa retrouva le masque et l'informa que sa famille l'acceptait parmi elle. Le masque suivit donc son ami et entra à Bondoukuy : il donna une chèvre au chef de terre et une autre pour ses parents. Enfin, il en donna une troisième pour qu'elle soit sacrifiée au bois sacré du Dô*.

Depuis, ce masque n'a jamais quitté la famille de Zumboa. Les hommes de sa famille l'adorent et le portent lors de chaque grande fête. L'homme qui porte le masque n'est pas masqué, il est LE masque, son incarnation le temps de la fête. Aujourd'hui, il y a plusieurs masques dans cette famille : chacun a des fibres et chaque figure représente un animal, mais c'est quand même toujours le même masque sous des images sculptées différentes : mais c'est toujours le masque rencontré en brousse par Zumboa qui est là, dansant avec les pas de son fidèle au milieu des villageois en fête.

Dimbo, de la famille de Zumboa, releva* la maison de Zumboa longtemps après sa mort. Il retrouva les statuettes de fer représentant des propriétaires de ce masque : elles lui parlaient et réalisaient ses vœux. Il leur demandait de la pluie sur ses champs - ou pas -, et les statuettes votives* des propriétaires du masque répondaient aux attentes de Dimbo : il a toujours obtenu ce qu'il demandait.

C'est Coulibaly Yézuma Raphaël, de Bondoukuy, qui vous dit qu'autrefois les hommes étaient pieux. Ils respectaient les coutumes, les *gnilé* de l'herbe et de la terre et les masques. Alors, dans ces temps anciens, il pleuvait quand il devait pleuvoir. La brousse et l'herbe ne délaissaient pas les fidèles qui honoraient leurs génies. Aujourd'hui, qu'ils ne respectent plus les traditions et la parole des anciens, les pluies se font rares.

Et c'est donc tristement, en constatant que tout change, que Coulibaly Yézuma Raphaël laisse cette légende où il l'a trouvée : dans la terre de Bondoukuy, en pays bwamu*.



La vieille de la termitière

Wémien avait un grand champ de sorgho fort éloigné de sa maison. Il avait ouvert ce champ en pleine forêt et le sol y était très riche. Il avait respecté les grands arbres à fruits : nérés* et karités*, baobabs* et tamariniers. Au centre du champ, se trouvait un grand karité près d'une énorme termitière, presque aussi grande que lui. Vint la saison où les épis mûrissent, qui est aussi le moment où les oiseaux viennent piller les récoltes des hommes. Wémien décida donc d'envoyer son fils Yézouma pour garder le champ et le protéger des oiseaux.

Le premier jour où Yézouma alla au champ, il prit son lance-pierre ainsi que laalebasse de tôte* que sa mère lui avait préparée pour son repas. Il devait partir avant le jour et ne rentrer qu'à la nuit, après que les oiseaux se seraient couchés. Wémien recommanda à son fils l'excellent poste d'observation et de tir de la termitière, ce que comprit bien Yézouma.

La matinée se passait sans problème et, alors que le soleil était haut, le jeune garçon décida de manger. Il descendit de sa termitière et ouvrit le foulard qui entourait laalebasse... Il se lava la main et se prépara à manger. C'est à ce moment-là qu'une vieille horrible, avec des cheveux longs en désordre et une bouche édentée, sortit de la termitière. Yézouma n'osait bouger, il était terrorisé. La vieille prit le tôle, avala tout et repartit dans son antre.

Quand le garçon put enfin bouger, il s'enfuit. Mais il erra encore avant la nuit sans oser retourner ni au champ ni chez lui. Enfin, il se décida à rentrer et alla se coucher ; il était toujours sous le coup de sa frayeur et ne put répondre aux appels de sa mère qui, lui ayant fait chauffer l'eau du bain, lui disait de venir se laver.

Le lendemain, il dut repartir. Il se sentait mieux et il ne se mit pas sous le grand karité mais au bord du champ. Pourtant, quand il se prépara à manger, il vit la vieille venir vers lui, claudiquant*. (En plus elle boite ! se dit le garçonnet.) Elle prit le foulard qui contenait laalebasse, l'ouvrit et mangea le tôle qu'avait préparé la maman. Le gamin, terrorisé ne bougea pas.

Le soir, fatigué, Yézouma rentra chez lui. Il n'avait pu rester en place. Il avait faim, dévora ce que sa maman lui avait réservé*. Il ne voulut pas se doucher et

— alla se coucher. Il sentit qu'une main rude le réveillait : c'était son père qui lui demanda :

— Que se passe-t-il, mon fils ? Hier, aujourd'hui, tu ne te laves plus ? Qu'est-ce qui se passe en brousse ?

Et Yézouma raconta finalement son histoire. Le père déclara qu'il irait le lendemain garder son sorgho.

Le lendemain, Wémien alla donc sous le karité au centre de son champ de sorgho et attendit que le soleil soit haut puis ouvrit le foulard contenant la calebasse de tô. C'est alors que la vieille sortit. Le père eut aussi peur que le fils mais, comme il était prévenu, il ne resta pas sur place de terreur et jeta des pierres sur la vieille. Les pierres lui revinrent et le blessèrent. Il détala tout de suite, une fuite extrêmement impolie, car il ne demanda pas la route* : il partit de son champ comme une flèche. Il rentra à la maison et raconta ce qu'il avait vu à sa femme qui répondit :

— Bien. Demain, c'est moi qui irais garder notre sorgho.

Le ton de sa voix était si décidé que Wémien ne répondit rien et ne tenta pas de la dissuader.

Comme son mari avait fait tous les sacrifices aux djinns de la brousse et que ceux-ci avaient agréé ses offrandes en l'autorisant de cultiver ce champ, se dit l'épouse de Wémien, cette veille sorcière était certainement

quelqu'un qui n'avait pas le droit d'être là. Elle avait pris la maison des termites, qu'elle squattait*, et maintenant elle voulait prendre leurs repas, et ensuite s'approprierait le sorgho, et tous trois ils mourraient de faim ! Il fallait agir avant que la famine ne les saisisse tous les trois.

La femme de Wémien rassembla tous les fils qui étaient à la maison : cotons, crins de cheval, de queues de bœufs etc. Tous ces crins lui servaient pour coiffer ses voisines car elle était très habile et estimée pour cela des autres femmes du village. Elle demanda aussi à son mari de lui confier toutes les cordes qu'il avait tressées, ce qu'il fit sans demander pourquoi. Quand on a fui comme il avait détalé, on est mal placé pour être curieux ! Avant de se lever, elle recommanda à son mari de venir la rejoindre avec Yézouma à la termitière : « Quand le soleil sera au zénith, pas avant ! », précisa-t-elle.

Le lendemain, avec laalebasse de tôle dans son mouchoir de tête, les crins et les cordes, la femme de Wémien partit et rejoignit la termitière. Au point du jour elle était là ; elle posa saalebasse au pied de l'arbre et passa les cordes autour de l'arbre. Elle trompa l'attente en chassant les oiseaux qui venaient sur les tiges de sorgho.

Au milieu de la matinée, elle ouvrit le foulard. Le t^ô parfumé avec sa sauce de feuille exhala sa bonne odeur. La vieille femme sortit de sa termitière ! Quelle horreur ! La femme de Wémien faillit faire comme son fils et son mari : prendre ses jambes à son cou* et fuir ! Mais elle résista à sa peur. Quand la vieille voulut prendre le t^ô, la femme de Wémien lui dit :

— Non ! Il n'est pas encore temps de manger. Et puis, tu ne vas pas manger avec ces cheveux en désordre. Viens, je vais te coiffer. Après, tu mangeras.

La vieille s'assit devant elle. Quelle odeur ! Ne se lavait-elle donc jamais ? La coiffeuse surmonta son dégoût et entreprit de démêler les cheveux, rude tâche déjà ! Ils étaient collés en paquets gluants. Ensuite, elle tressa étroitement les cheveux aux crins et les crins aux cordes qui passaient derrière l'arbre. Les fils de coton liaient les nattes les unes aux autres : toute la chevelure de la vieille était un gros câble qui prolongeait les cordes entourant l'arbre.

Midi approchait. La coiffeuse vit son mari et son fils tapis à l'orée du champ. Ils s'approchèrent, craintifs.

— J'ai faim, dit la vieille.

— J'ai fini, répondit la femme.

Mais quand la vieille voulut se lever pour s'approcher de laalebasse, elle retomba en arrière. Alors la femme, son mari et son fils prirent chacun qui une corde, qui un bâton et ils battirent la vieille de la termitière en lui donnant de grands coups. Elle se débattait, mais elle ne pouvait se détacher. Elle se secouait, se tordait la tête et finit par se rompre le cou elle-même dans son affolement.

Les trois la remirent dans sa maison, la termitière, qui lui servit de tombe. Et le fils put de nouveau venir garder la récolte, mais il préférait rester sous un autre arbre pour chasser les oiseaux.

À tout problème existe une solution, reste à la trouver comme la maman de Yézouma.

Quant au conteur, il redonne la parole à qui la veut, en espérant que de la termitière au bout du jardin ne sortira pas une sorcière effrayante qui veuille la prendre !

Ilo et Tyamaba

Une femme peulh allait dans la brousse sur un petit sentier sableux quand elle rencontra un serpent, un python. L'animal se dressa vers elle. Elle resta immobile. Elle pria le Seigneur de l'accueillir, pensa à son mari qu'elle laissait seul, regretta l'espace d'un instant sa vie inféconde car elle ne laissait pas d'enfant... Et attendit. Mais le serpent ne lui fit rien. Il la regarda et passa son chemin, lui frôlant la jambe. Le contact des écailles, au lieu d'être froid et effrayant, était doux.

Quand elle rentra chez elle, elle était remise de sa frayeur et n'en parla pas à son mari. Mais à la lune suivante, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Elle en fut étonnée et heureuse.

Elle accoucha d'un garçon monstrueux qui faillit la faire crier : il avait deux têtes ! Mais non, il était parfaitement constitué et tenait simplement dans ses bras un gros œuf. Elle allaita l'enfant, qui ne pleurait que si on le séparait de son œuf jumeau. Elle appela son fils Ilo ; donna aussi un nom à l'œuf, elle l'appela Tyamaba. Un matin, elle vit l'enfant qui jouait avec un python.

Elle comprit, voyant l'œuf brisé, que le jeune python était aussi son fils. Elle lui donna du lait de chèvre avant d'allaiter Ilo.

Ilo et Tyamaba grandissaient. Le père faisait pour son fils python une case chaque fois plus grande à chacune de ses mues*. Car le python ne sortait jamais : il avait même dit à ses parents qu'aucune femme ne devait le voir ! Tout seul, Ilo accompagnait en brousse les quelques chèvres qui constituaient la seule richesse du couple.

Un jour, Tyamaba dit à son père : « Viennent vers vous quatre-vingt-seize, chacune d'elle différente de l'autre. Elles sont à vous, je vous les offre. »

La parole du python s'accomplit et la petite famille peulhe devint riche. Avec quatre-vingt-seize vaches, elle avait toujours du lait à échanger contre du grain, du soubala* et un peu de viande aux marchés. Ilo promenait le troupeau dans la savane et l'amenait au fleuve pour s'y désaltérer. Les zébus lui obéissaient à la voix et son bâton de *nelg** ne lui servait qu'à chasser les fauves, à faire tomber des fruits des arbres ou à assommer un lièvre qui s'enfuyait. Le soir, il rentrait,

restant de longues heures à causer avec son frère : « Jamais je ne me marierai, lui disait-il, je ne veux pas que tu me quittes, je veux que tu restes avec moi. » Le python souriait devant l'innocence de son frère humain.

Tyamaba était adulte et vivait dans une grande case de terre, ronde comme un grenier, quand son père mourut. Sa mère ne tarda pas à s'affaiblir, elle appela ses fils et les recommanda l'un à l'autre. Puis elle s'adressa à Ilo et lui dit : « N'épouse pas de femme qui ait la peau jaune, car alors elle sera curieuse et tentera de voir ton frère que nul regard de femme ne doit blesser. » Et elle mourut.

La vie continua, mais Ilo devenait un homme et un soir, en ramenant son troupeau, il rencontra une jeune femme à la peau couleur de miel et de lait. Il la voulut et l'épousa. Le python lui demanda : « As-tu bien suivi les recommandations de notre mère ? » « Oui, répondit Ilo, elle a la peau de miel, pas de l'ocre des savanes. » Tyamaba sourit devant cette inconscience du jeune homme et se résigna, car ce qui est écrit est écrit et doit se produire.

L'épouse, au début du mariage, accepta de ne pas regarder dans la case ronde, car son mari lui avait dit

qu'un parent contrefait*, nain et laid, y était réfugié qu'il devait nourrir chaque soir. Mais un jour qu'une voisine lui demanda du lait, elle répondit qu'elle n'en avait pas. « Et ce lait alors ? » demanda la voisine en montrant unealebasse pleine. L'épouse dit que ce lait était réservé au parent infirme de son mari qui était enfermé dans le grenier. La voisine rit : « Mais que tu es idiote, c'est une autre épouse qu'il a enfermée là dedans ! Toi-même, ne vois-tu pas qu'il y reste longtemps au lieu d'y poser simplement laalebasse ? »

Piquée au vif*, l'épouse voulut en avoir le cœur net* : elle souleva le toit de paille du grenier et vit le python qui la regardait ! Affolé, Tyamaba rompit sa case d'un coup de sa tête puissante. Le mur en s'écroulant enterra la curieuse sous sa masse. Le bruit fut si grand qu'Ilo, qui guidait son troupeau dans une brousse proche du village, entendit et accourut aussitôt. Ilo, en arrivant chez lui, devant la case en miettes et sa femme morte, comprit le drame. Il suivit en courant la lourde marque laissée dans le sable par son frère serpent durant sa fuite.

Quand il atteignit le fleuve, Tyamaba y entra suivi des vaches qu'il avait donnée à sa famille. Ilo se saisit de la queue du python : « *Koro*, frère aîné lui dit-il affectueusement, reste, ne t'en va pas ». L'un tirait,

l'autre retenait. À la fin, le serpent sortit la tête de l'eau et dit à son frère bien-aimé : « Ce qui était écrit devait se réaliser : une femme autre que ma mère m'a vu, et je dois quitter le pays des hommes. Je sais ton affection. En retour je t'abjure* de rentrer chez toi, mais ne retourne pas. Je vais dire à tes vaches de sortir, prends ton bâton de *nelgi*, celles que tu toucheras de ton bâton de berger, celle-là resteront avec toi. Mais ne te retourne pas ! » Alors, Ilo lâcha son frère qui s'enfonça dans les eaux du fleuve.

Le cœur en peine, l'homme reprit donc la route du retour. C'est alors qu'il entendit les vaches : elles marchaient d'un pas rapide mais elles étaient des ombres. Suivant les conseils de son frère, dès qu'elles s'approchaient de lui, il les touchait de son bâton de *nelgi* et elles devenaient de chair.

Le regret de la perte de son frère serpent rouvrit soudainement la blessure d'Ilo : il se retourna. Tyamaba, au milieu du fleuve, le regardait ! Les deux frères, jumeaux de la même mère, se firent un dernier adieu. Seules les vaches d'ombre retournèrent vers le fleuve, les autres suivirent l'homme. Quand le python eût disparu sous l'eau, Ilo rentra chez lui avec son troupeau. Il se maria et eut des enfants à qui il raconta l'alliance du Peulh et du python.

Voilà pourquoi le pasteur peulh ne se sépare jamais de son bâton de *nelgi* et que, lorsqu'une vache s'enfuit, il lui suffit de la toucher avec pour que, calmée, elle s'arrête et rejoigne le troupeau - car les vaches restent à jamais le don d'un frère python à ses frères humains.

Voilà pourquoi, quand un enfant se noie dans le fleuve, il suffit d'y jeter du lait pour qu'on puisse le retenir par son petit doigt si celui-ci dépasse de l'eau.

Et moi, qui tient cette histoire de la longue lignée des conteurs peulhs, je la laisse devant vous en vous recommandant de prendre toujours votre bâton de *nelgi* avec vous. Je vous dis aussi : respectez les pythons qui eux aussi sont nés d'une femme. Respectez les vaches car elles sont un don de nos frères pythons.

Et écoutez surtout les conseils de votre mère, elle saura qui vous convient comme épouse, ou comme époux.

La lune et le soleil

Autrefois, quand le monde était tout neuf, tout juste créé par Dieu, deux femmes, la Journée et la Nuit, eurent chacune un enfant. La première appela le sien Soleil, la seconde l'appela Lune. Mais les deux enfants ne se ressemblaient pas. Autant Soleil était sage, obéissant, faisant son travail régulièrement à l'école, autant Lune était dissipée, curieuse, toujours à courir ici et là : elle allait en classe, ou n'y allait pas. Enfin, les deux mamans avaient deux enfants bien différents !

Un jour, Lune était si pressée de demander quelque chose à sa mère qu'elle se précipita. Elle entraîna malgré lui Soleil jusqu'à la rivière où leurs mères se baignaient. Soleil refusa de s'avancer, restant au-delà des arbres qui bordaient le marigot* afin de ne pas déranger les dames. Lune, elle, ne voulut rien entendre et fonça appeler sa maman, ce qui rendit celle-ci furieuse.

Elle donna une correction à la petite Lune mais celle-ci n'en tint aucun compte et souvent, pour un oui, pour un non, quelle que soit la raison invoquée, elle dérangeait sa mère, fût-ce sous la douche.

Les enfants grandirent et Dieu appela les deux femmes : « Je vous donne le pouvoir d'octroyer un don à vos enfants pour les récompenser de ce qu'ils ont été. »

Alors, la maman de la lune dit : « Puisqu'il en est ainsi, qu'elle soit nue sous le regard du monde, et puisqu'elle est fantasque, que sa course dans le ciel le soit tout autant. » Quant à la maman du soleil, elle dit : « Mon fils est si docile... que sa course dans le ciel soit à son image, régulière, et qu'elle annonce au monde le moment qu'il est. Et que nul ne puisse le voir. »

C'est pour cela que Dieu fit autour du soleil une boule de lumière que personne ne peut fixer. Mais pour la lune, il atténua la malédiction de sa mère : il lui permit de se reposer et de rester absente du ciel durant quelques jours de son cycle* céleste, pour se reposer.

C'est pour cela que le soleil est insoutenable à la vue et qu'il revient au même endroit chaque année, alors que la lune suit sa course sans que l'on puisse savoir si elle va apparaître ou pas à l'horizon, mais, quand elle est là, on peut la regarder et la voir toute nue.

Comme la lumière de la lune est suffisante, que celui qui veut continuer la chaîne des contes et légendes, vois ce conte où je l'ai posé et prenne la parole !

Histoire de Konon le gris-gris

C'est Tiéhoulé, « Homme Rouge », qui a rapporté le génie Konon de la brousse où il vivait, pour le déposer à Bondoukuy. Voici son histoire.

Une femme allait en brousse chercher des noix de karité. C'était tôt le matin ; il ne faisait pas encore jour. Elle trouva un bel arbre avec plein de fruits et laissa son panier au pied. L'arbre était très grand et elle ne pouvait pas y grimper, elle devait se contenter de ramasser les fruits tombés à terre. Quand elle eut ramassé les noix et rempli son panier, elle vit qu'à côté était un autre karité, plus petit avec des branches basses qui lui permettraient de monter cueillir de beaux fruits. Comme son panier était très grand, elle voulut achever de le remplir avec d'autres fruits bien mûrs. Elle alla donc à l'autre arbre. Quand elle revint, son panier était vidé ! On l'avait renversé et redressé : tous les fruits étaient à terre et, à leur place, était un gris-gris ! C'était Konon. Sans se démonter*, la femme renversa le fétiche par terre et reprit ses noix. Elle remplit son panier. Alors qu'elle arrangeait son mouchoir pour poser son

panier sur la tête, Konon vida le panier et reprit sa place. Calmement, la femme rejeta le gris-gris et reprit ses noix. Elle prit seulement la précaution de s'écarter de l'arbre avec son panier et rentra chez elle.

Peu de temps après son départ, vint un homme qui portait un canari de terre : il cherchait des termitières* pour nourrir ses poussins. C'était Tiéhoulé, homme très dévot et respectueux des *gnilé* qui peuplent la brousse, ces génies qui, quand on les honore, protègent les hommes et les bêtes, assurent la fécondité de la terre et la santé du bétail. Et si Tiéhoulé cherchait ainsi des termites c'était bien parce qu'il faut avoir beaucoup de poulets à sacrifier aux fétiches. Pour que les relations entre les hommes et les génies s'établissent, les hommes doivent régulièrement leur rendre hommage, les honorer et les prier et leur dédier des sacrifices.

Il posa sa poterie sous le même karité que la femme précédemment et s'éloigna chercher une termitière. Quand il l'eut trouvée, il la rapporta et la mit dans son canari. Comme il restait de la place, il repartit en chercher une autre. Quand il revint avec une autre motte pleine de termites, la première termitière était à terre et Konon le gris-gris avait pris sa place dans la marmite de terre. Tiéhoulé comprit : il prit respec-

tueusement la poterie et retourna au village. Il construisit une case pour y placer le fétiche qui, une fois installé, lui dit :

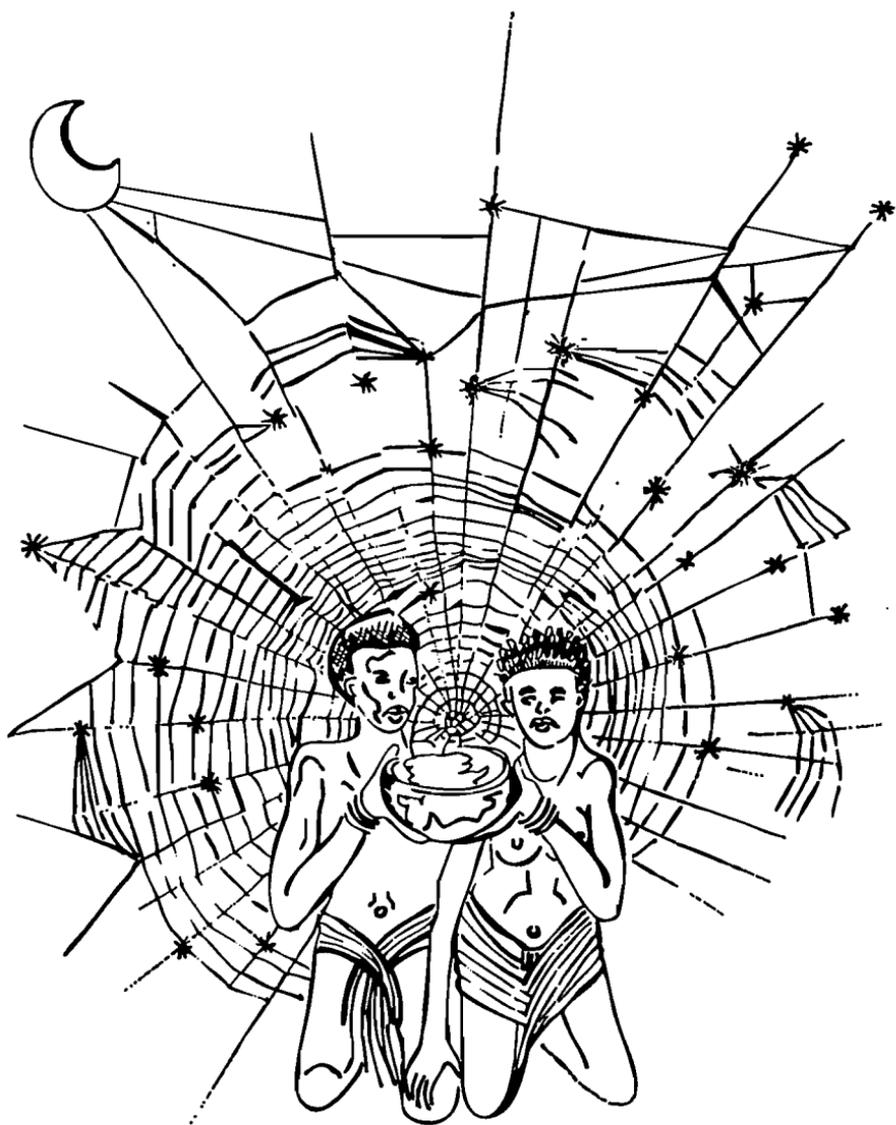
— Je suis Konon et te remercie de m'avoir compris, mais une femme m'a négligé, alors, dis bien aux femmes, à toutes, qu'aucune d'entre elles ne doit me voir, sinon elle en mourra.

Quand Tiéhoulé mourut, Konon vint à ses funérailles, auxquelles il assista de bout en bout ; les femmes qui le virent en moururent.

C'est seulement depuis que Konon est venu s'installer à Bondoukuy que les femmes ne peuvent le voir : autrefois, quand il résidait à Dognogona, au Mali, elles pouvaient le regarder sans mourir et même en recevoir des bénédictions.

C'est parce qu'une femme a refusé d'honorer Konon que les Bwaba qui le respectent particulièrement ont leur propre chambre et ne dorment jamais chez leurs femmes, car ils les disent trop indiscrètes et trop négligentes.

C'est Coulibaly Yézuma Raphaël qui a dit ce conte et vous le laisse. Il s'en retourne chez lui à Bondoukuy, en pays bwaba.



Quand Dieu se cacha des hommes

Autrefois, à l'origine du monde, Dieu vivait sur terre avec les hommes. Il y avait de tout et surtout, le bien le plus précieux : la paix. La biche vivait avec le lion, le fourmilier avec les termites... Même l'herbe ne craignait rien, car nul ne mangeait : au paradis, puisque c'était le paradis, chacun était rassasié et le bonheur était là, en permanence.

Mais, car naturellement il y avait un 'mais', Dieu avait un préféré : c'était l'araignée. Il lui avait appris à tisser. De tous les animaux, qui tous ne faisaient rien, l'araignée était la seule à travailler : elle fabriquait une grande toile. Elle tissait le jour, elle tissait la nuit. Dieu la regardait et voyait cela comme bon.

Alors, l'homme et la femme se mirent à jalouser l'araignée parce qu'elle était la favorite et qu'elle travaillait. Ils consultèrent les autres animaux et même les herbes. Mais ils ne purent les convaincre : les hippopotames dormaient, les margouillats levaient vers le ciel leurs cous jaunes, les flamands roses se contemplaient dans le miroir des eaux et les arbres ne

voyaient pas pourquoi il leur faudrait changer de place et se fatiguer à bouger quand le vent suffisait à cette tâche, faisant chanter leur feuillage...

Seuls l'homme et la femme se plaignaient. Ils fatiguèrent Dieu et celui-ci alors leur dit : « Je savais bien que vous viendriez me réclamer quelque chose : vous avez le bonheur, le loisir, la satiété mais vous voulez encore plus ! Vous voulez ce que vous n'avez pas ! Alors, je vous donne ce que vous n'avez pas mais, désormais, je vous interdis de venir m'importuner avec vos plaintes et vos demandes. »

Et alors, les hommes durent travailler, les enfants ne naquirent plus dans les fleurs mais dans le ventre des femmes. Ils connurent la faim, la corvée d'aller chercher de l'eau, d'aller porter le bois. Ils eurent froid, puis chaud ; ils durent construire des maisons. Ils souffraient*, ils souffraient tant qu'ils allèrent revoir Dieu.

Dieu écouta leurs plaintes et leur dit : « Je savais bien que vous viendriez me réclamer encore quelque chose : vous avez maintenant le travail, vous avez encore le bonheur. Je ne vous ai pas privé du plaisir, mais je vous ai donné la peine que vous me réclamiez... Je suis fatigué de vous ! Je vous ai déjà interdit ma demeure pour venir vous plaindre. Mais vous êtes des enfants capricieux ! Puisqu'il en est ainsi, désormais,

vous ne pourrez plus venir me voir. Je vais me retirer de ce monde que j'ai créé ; je vais me cacher. Ce sera à vous de trouver comment m'atteindre et me parler. Moi, je saurai toujours bien comment me manifester ! Et il prit la toile tissée de l'araignée et la jeta derrière lui sur la terre : c'est le ciel d'aujourd'hui, et les étoiles sont les nœuds du large filet tissé par l'araignée.

Depuis, personne n'a jamais plus vu Dieu. C'est pour cela que pour lui parler et le prier, il faut chercher des intermédiaires, car il est caché derrière sa grande toile de nuit et d'azur, et il regarde les hommes, insatisfaits comme toujours, se débattre avec les problèmes qu'il leur a, à leur demande, accordés.

Et tout comme Il nous a laissés où Il nous a créés, moi, le conteur, je laisse cette légende où je l'ai trouvée.



Les scorpions

Dans un pays de la brousse du Burkina, un homme allait de village en village, portant au bout d'une perche deux simples paniers ouverts. Il était remarquable à la fois par son grand âge et son allure alerte*, comme s'il restait jeune homme. Il était fort aimable. Il répondait à ceux qui s'étonnaient de le voir par les chemins au lieu de rester chez lui à fumer la pipe et à regarder les enfants jouer, que c'est justement son travail qui le maintenait ainsi ! À qui demandait à regarder, le vieil homme montrait ses paniers : rien que des scorpions ! Il allait de maison en maison, attrapait les scorpions et les emmenait au loin pour les noyer. Mais n'avait-il pas peur qu'ils s'enfuient ? Le vieil homme riait : « Ne voyez-vous pas, disait-il, qu'ils sont méchants et pas seulement vilains et qu'ils se font tomber au fond les uns les autres ? »

Dans les maisons où il allait, il y avait toujours de méchants garçons et de vilaines petites filles. Parfois, leurs mamans excédées disaient : « Vous êtes de vrais scorpions ! » Et c'est comme si le vieillard les entendait. Il venait à son pas petit et précis, presque sautillant.

« Des scorpions, madame ? Voulez-vous que je vous en débarrasse ? » La dame riait, amusée de la coïncidence entre la réprimande qu'elle avait faite à ses enfants et l'arrivée de cet homme qui débarrassait les maisons de sa vermine*. Ou bien la dame ne riait pas quand elle avait oublié ce qu'elle avait dit à ses enfants. Mais toutes répondaient « Oui », car toutes les maisons de brousse sont infestées de scorpions et le vieil homme s'y entendait à les attraper. Elles envoyaient les enfants se promener, ce qui valait mieux à ce qu'ils restent à se faire piquer en tripatouillant le panier ou à se moquer du vieillard, lequel, sitôt seul, se mettait à cueillir tous les scorpions de la maison, dont il remplissait son panier. Et les ménagères s'étonnaient qu'il y en eût tant chez elles !

Curieusement, les enfants disparaissaient comme les scorpions ; on avait beau les chercher, on ne les retrouvait plus ! Mais on les regrettait peu, car les enfants qui restaient étaient si obéissants qu'ils vous consolaient des absents.

En fait, le vieil homme était sorcier : ce n'était pas des insectes dont il débarrassait les maisons, c'était des enfants désobéissants. Il les transformait en scorpions et les emportait au nez et à la barbe des vieux

assis sur leur natte ou couchés la tête posée sur leur oreiller de bois.

Dès qu'il s'était éloigné du village, le chasseur de scorpions regardait sa récolte : des garçons et filles ulcérés qui se mordaient, se pinçaient, se piquaient. Dès que l'un tentait de s'échapper, les autres le plaquaient* et tous retombaient au fond. Le soir, le vieil homme s'amusait de ses nouveaux pensionnaires. Arrivé chez lui, il posait son panier, les regardait se quereller et n'y pensait plus.

Les jours passaient ainsi, le vieil homme partait avec ses proies et revenait le soir avec quelques autres. Quant aux vrais scorpions, il n'y en avait guère dans ces paniers : tous étaient des enfants. Des enfants d'éléphants, des enfants d'hommes, des enfants de kob ou de buffles. Des enfants d'oiseaux et de taupes, de fourmis et de libellules... et même de scorpions ! Des enfants de la brousse. Tous des enfants méchants !

Un jour, deux frères furent ainsi saisis par le vieux. Quand ils se furent bien fatigués plusieurs jours à faire tomber ceux qui s'évadaient et à tomber eux-mêmes quand ils avaient voulu s'échapper, ils s'aperçurent qu'une petite fille pleurait. Cela les amusa

dans leur désespoir et ils allèrent la piquer, la piquer de leur dard, la piquer de leur méchanceté. Elle pleura encore plus et cela les réjouit. Mais le spectacle finit par les lasser et ils la délaissèrent, cherchant à s'enfuir encore. Tous les soirs, ils retrouvaient la petite fille pour la torturer, elle, la seule qui ne bougeait pas. Et de plus, la seule qui ne tentait pas de se sauver !

Après de longues semaines de captivité*, les deux garçons reconnurent dans la maison que le vieux nettoyait, leur propre maison. Ils virent leur mère ! Ils faillirent ne pas la reconnaître. Elle avait blanchie. Ses cheveux n'étaient plus tressés, ils n'étaient même pas peignés. La peau de son visage était toute grise des pleurs qui l'avaient lavée... Le soir, désespérés, ils s'approchèrent de la petite scorpionne*, qui ne dit rien, attendant les piques et les moqueries, mais rien ne vint : les deux petits scorpions pleuraient ! « On ne peut se sauver que si nous ne nous aidons pas, dit-elle. Et on ne s'aide pas tout seul ! »

Les garçons ruminèrent toute la journée ce que la petite fille leur avait dit et, au matin, ils avaient un plan. Ils durent attendre le soir pour l'appliquer et supporter de cheminer toute la journée dans leur panier. Dans la nuit, ils firent régner l'ordre : à deux, ils étaient forts et ils matèrent tous les autres ; puis ils purent se faire entendre. Au matin, ils avaient une petite troupe, celle

composée des jeunes qui avaient revu : qui sa maison, qui l'arbre qui l'avait vu naître, qui le marigot où il s'ébattait.

Le vieux s'aperçut du changement : il les regarda et leur dit en riant : « Petits scorpions stupides, petits fils d'hommes ou de rhinocéros, de girafe ou de margouillat, de poisson capitaine, de poisson chat ou de crapaud. Oisillons désobéissants, éléphanteaux insolents, faons* espiègles, alevins* farceurs, salopiots* de toute race ! Vous êtes condamnés à rester ici, punis, dans ce panier magique, pour toujours ! » Sa voix faisait mal à tous ces enfants qui pleurèrent, puis qui se donnèrent encore des coups ! Et leur bourreau* reprit sa tournée, allant dans les maisons où les uns et les autres pouvaient reconnaître des personnes amies.

Le soir, leur tortionnaire* alla se coucher, laissant ses prisonniers à leurs cris, leurs pleurs et leur méchanceté. Mais les deux frères étaient toujours bien décidés et continuèrent à organiser la révolte. Nuit après nuit, les deux frères, aidés par la petite fille, assurèrent leur loi, la firent ensuite partager à leurs alliés et admettre par les nouveaux venus qu'il fallait mater* dès leur arrivée dans les paniers. Ayant enfin convaincus tous leurs compagnons d'infortune (et assommé les derniers arrivés qui ne voulaient rien entendre), un soir, à peine le vieillard parti, ils firent la chaîne et un

scorpion, puis un second, puis un troisième et ainsi de suite, s'évadèrent.

Quand ils furent assez nombreux à s'être sauvés, les scorpions hors du panier firent tomber leurs prisons en s'entraînant. Des deux paniers s'évadaient les scorpions. Il était temps, le vieil homme se levait de son grabat ! Ils étaient presque tous sortis quand, dans la pâle lumière du matin, apparut l'ombre tant détestée du geôlier. Les scorpions firent front afin de laisser aux derniers, dont les deux frères qui traînaient leurs « récents collègues » assommés, la possibilité de fuir. Ils étaient bien décidés à ne pas se laisser attraper sans coup férir*, comme la première fois quand, empêtrés dans leur nouvelle forme, ils n'avaient pas su comment s'échapper.

Mais le vieillard ne tenta rien, il éclata de rire et s'évanouit, c'était un djinn, qui partit comme tout djinn : dans un tourbillon de vent.

Étonnés, les enfants se retrouvèrent ainsi : qui girafe qui oiseau, qui lézard qui poisson, qui lion qui humain, qui moustique qui buffle... Ils n'étaient plus le petit éléphantéau rejeté par sa maman, la petite carpe maudite par sa mère avec de si dures paroles, le girafon espiègle voué par sa mère aux djinns de la brousse. Ah ! Le lionceau désobéissant qui avait épuisé toutes les

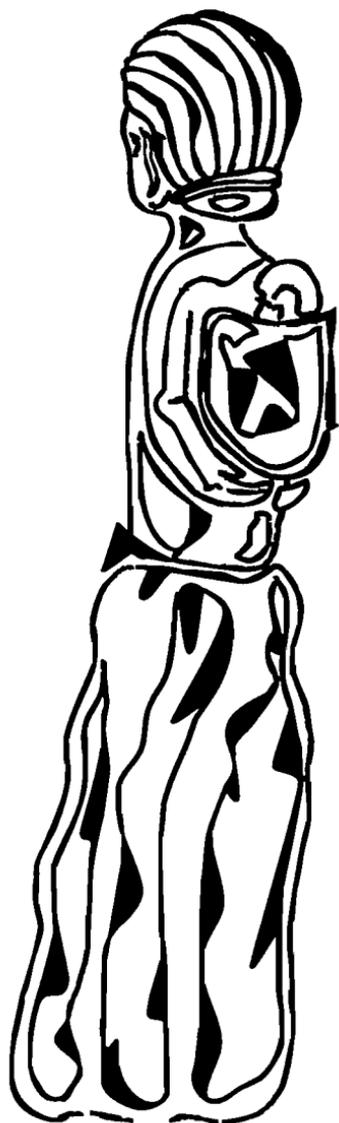
réserves de bonté de ses parents avait bien vieilli dans son panier ! Et le lézardeau* avait laissé la place à un lézard bien décidé à rester sagement des jours entiers à se dorer au soleil au lieu de courir n'importe où au grand dam* de dame maman qui n'en pouvait plus de sa désobéissance et l'avait rejeté. Tous s'enfuirent : qui par terre, qui par air, qui sauta dans l'eau, qui plongea dans un terrier... Les puces s'enfuirent accrochées au pelage des chiens, les aigles poursuivant les hirondelles...

Quant aux deux petits garçons et à la petite fille, c'étaient trois beaux jeunes gens qui allèrent fonder un village où ils appelèrent leurs vieux parents. Ils eurent plein d'enfants très obéissants.

La morale de ce conte est double. La première dit qu'il faut écouter ses parents : quand ils vous disent de grouiller*, il faut grouiller ; quand ils vous disent de dormir au soleil, il faut dormir au soleil ; quand ils vous ordonnent de manger votre soupe ou votre tôle, il faut manger. Quand ils ordonnent, vous obéissez !

La seconde morale est que, quelle que soit la situation désespérée que vous connaissez, sachez qu'en vous alliant à un autre, vous vous sortirez d'affaire.

Quant au conteur, il remet ce conte où il l'a trouvé sachant qu'un autre conteur rebondira et en racontera un nouveau.



Zita, la petite fille astucieuse

Zita avait à s'occuper de son petit frère car sa mère devait aller aux champs aider son papa. Le petit frère pleurait fort, car il avait faim, alors Zita décida de rejoindre ses parents aux champs pour que sa maman donne le sein au bébé.

C'est alors qu'elle rencontra une hyène, une belle hyène, bien adulte, qui saliva en voyant les deux enfants. Zita comprit tout de suite que la suite n'allait pas être une partie de plaisir pour elle et son petit frère : les intentions de la hyène étaient claires, elle comptait bien les manger. La fillette domina sa peur, resta tranquille et dit à la hyène d'une voix douce :

— Monsieur le phacochère, soyez discret et silencieux.

— Et pourquoi donc, belle enfant ? Alors que ton frère pleure et ameute la terre entière...

— Il pleure pour attirer les hyènes, mentit effrontément Zita, car il aime la viande de hyène et mon papa est derrière les herbes, prêt à tirer sur la première qu'attireront ses pleurs, afin de le nourrir ! C'est la seule viande qu'il aime.

— Ah ! répondit alors la hyène avec un rictus de peur, laisse-moi vite passer, nous, les phacochères, on n'aime pas ces histoires d'hommes et de hyènes.

Il n'est de situation qu'avec de l'astuce et de l'intelligence, on ne se sorte. Zita l'a prouvé.

Et le conteur laisse ce conte où il l'a trouvé : entre une hyène et un sanglier africain.

La femme qui eut son lot

Une femme était très mécontente de ce qui lui arrivait : son père était ceci, son mari était cela, ses enfants étaient désobéissants, ses récoltes jamais suffisantes, les cadeaux qu'elle recevait n'étaient jamais assez beaux... Elle se plaignait toujours. Un jour qu'elle se promenait en brousse, elle donna du pied dans une pierre qui se réveilla sous le choc : c'était un génie.

Le génie lui parla, elle lui répondit. Elle lui raconta ses malheurs. Il lui dit : « Que veux-tu que je te donne ? » Alors la femme répondit : « Satisfais le profond désir de mon cœur. »

Le génie était suffisamment intelligent pour comprendre que la femme était malheureuse parce que ce qu'elle avait ne la contentait jamais. Alors, il lui dit : « Ce que tu me demandes est imprudent, car nul ne sait ce qu'il a au fond de son cœur. Peut-être qu'au fond du tien, tu serais étonnée de savoir ce qui s'y tapit* ? »

Mais la femme n'en avait cure* : elle était certaine qu'elle voulait être heureuse ! « Bien, se résigna le génie, qu'il soit fait selon ton désir profond. Va ton destin. » Et il se rendormit.

La femme rentra chez elle toute joyeuse, mais elle déchantait : son mari était parti, ses enfants avaient fui. Lassés par son ingratitude et ses jérémiades*, ils avaient déserté la maison et décidé d'aller ailleurs vivre leur vie. Elle comprit que ce qu'elle avait toujours voulu, c'était d'être vraiment malheureuse, et qu'elle l'était ! Elle se mit à pleurer.

Des bergers passèrent, s'apitoyèrent sur son sort quand elle leur raconta sa vie et ils lui donnèrent un peu de lait. Pour les remercier, elle voulut leur donner du grain, mais le grain pourrit aussitôt ! Elle voulut aussi leur donner de l'eau pour leurs bêtes, mais à peine les bêtes burent-elles qu'elles crevèrent. Furieux, les bergers se saisirent de la malchanceuse et l'emmenèrent pour qu'on la présente au roi, qui saurait la juger.

En marchant, le petit groupe rencontra des paysans qui récoltaient du fonio*. Les bergers racontèrent l'histoire de leur rencontre avec la femme, qui elle raconta sa vie et sa rencontre avec le génie. Les paysans dirent aux bergers : « Faites pardon* ! Cette femme est vraiment malheureuse maintenant qu'elle porte malheur !... Libérez-la. » Les bergers se laissèrent fléchir et détachèrent leur prisonnière. C'est alors que la femme s'écarta derrière un buisson pour se soulager. Mais son urine mit le feu au fonio : toute la récolte était

gâtée* ! Furieux à leur tour, les paysans la lièrent et l'emmenèrent pour la présenter au roi. Le roi saurait bien la juger !

La femme fut présentée devant le roi. Assis sur sa haute chaise sculptée, il écouta les plaignants. Quand il entendit les trois histoires, celle des bergers, celle des paysans et la rencontre de la femme avec le génie, le roi rit aux éclats et dit : « Qu'on détache la femme ! Elle a bien assez de malheurs comme cela ! »

Heureuse de cet acte de bonté, la femme se précipita aux pieds du roi et les lui baisa : le roi perdit ses deux pieds ! Furieux, mais ne pouvant pas se dresser de son trône de majesté - vu qu'il n'avait plus de pieds pour le porter, il ne pouvait que brailler, le cul sur son siège -, le roi ordonna à son bourreau de tuer la femme.

Le bourreau se précipita sur elle et s'en saisit, mais il perdit ses deux bras. Alors, son fils prit une lance et en transperça la femme. On traîna le corps dehors avec des crochets pour ne pas le toucher et on jeta le cadavre sur le tas d'ordures au pied des murs de la concession royale.

La morale de ce conte est qu'il vaut mieux faire avec ce qu'on a, que de rêver à ce qu'on n'a pas.

Ce qu'on demande et que l'on n'obtient pas n'est pas trop à regretter, car les dons que l'on obtient en réalisation de nos demandes, quand bien même ils nous paraissent la réalisation de nos vœux les plus secrets et les plus profonds !, sont plus souvent source de malheurs.

Il y a aussi une autre morale : il ne faut jamais croire que les choses n'arrivent qu'aux autres. Bien imprudents furent les bergers et les paysans de prendre en pitié une porte-malheur ; et bien fou fut le roi de rire du malheur de ses sujets : on doit tenir compte de l'expérience des autres quand on prétend rendre la justice.

Et moi, le conteur, je remets ce conte où je l'ai trouvé, tout en espérant garder ma langue avec moi.

Les deux héros de la cité de Sara

De Bobo-Dioulasso, Sara est le dernier village bwaba avant celui de Bondoukuy, où est la préfecture. C'était autrefois une cité très glorieuse. De sa gloire passée, il reste deux héros dont on raconte les exploits - à vrai dire, deux curieux héros. L'un était un géant, il s'appelait Nahouroun.

Histoire de Nahouroun

C'était un homme grand et fort, monstrueux. Déroulée, l'amulette de son bras faisait la taille d'un homme. Quand il dormait, il dormait comme une masse, et pour le réveiller, trois jeunes lui tapaient dessus à coups de pilon. Il aimait cela car, disait-il, cela réveillait son sang qui circulait mieux après la raclée.

Son met préféré était le pain de singe*, mais il était un peu feignant* alors, plutôt que de grimper à l'arbre, il trouvait plus simple d'appeler les enfants. Il les jetait dans le baobab et ceux qui accrochaient une

grosse gousse de fruit, ceux-là, et ceux-là seuls, il les rattrapait. Il les déposait gentiment à terre, il avait bon cœur quand même.

Quant aux autres, eh bien, ils se déposaient tout seuls ! Dans le fracas des branches mortes et leurs cris de peur, ils finissaient bien par arriver au sol ! La traînée des feuilles que leur chute arrachait restait longtemps à flotter dans l'arbre alors qu'eux-mêmes étaient déjà arrivés et que Nahouroun se saisissait d'eux et les renvoyait dans le feuillage.

Il arrivait que des enfants se fassent mal, un peu. Pas trop : les Bwabas de ce temps étaient des durs à cuire* et ce n'est pas une chute du haut d'un baobab qui les aurait effrayé ; d'ailleurs, les enfants trouvaient cela très drôle, d'autant plus que la chute leur arrachait des cris de frayeur ! Et que tous les enfants du monde adorent avoir peur.

Quand il allait à la guerre, qui était le grand sport bwaba de ces temps anciens, Nahouroun y allait sans armes : en porter aurait rendu la lutte trop inégale avec ses adversaires. Il y allait à mains nues. Et il tapait ! Et il tapait ! Et là ! Cela faisait plus mal qu'une chute du haut d'un baobab.

Histoire de Habo

Habo est aussi une des grandes figures de Sara, mais une triste figure : il était très méchant. C'était, comme beaucoup de Bwaba de ce temps, un grand archer. Mais avec lui, qui entendait siffler sa flèche, l'entendait mort, en route pour le pays des ancêtres. Quand il pleuvait et que chacun était bien chez soi, écoutant dehors la pluie féconde se déverser sur la brousse et les champs, Habo prenait plaisir à arracher les *lozaho*, ces larges gouttières qui protègent les lourds toits des maisons bwaba. Alors, quand le maître de maison sortait, inquiet de voir l'eau pénétrer dans la pièce, Habo le cueillait au couteau. Ces facéties* le faisaient rire !

Mais là où il était très méchant, c'est quand une mère excédée de la désobéissance de ses rejetons*, les mettait dehors, il les prenait et en extrayait le jus ! Il riait de leurs pleurs, car il était si méchant qu'il trouvait cela drôle, et il était bien le seul !

Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était se laisser prendre : les gens de Tankuy, Hannekuy, Bokuy, Bouan, Bondoukuy l'ont ainsi tour à tour saisi. Il se laissait attacher. Les gens étaient heureux : ce méchant avait fini

ses exploits sinistres ! Ils chantaient victoire ! Trop tôt !
Quand la fête était à son comble, Habo éclatait ses liens en gonflant son corps musclé et se sauvait : il allait à la vitesse d'un cheval au galop, personne ne le rattrapait. Ces blagues le faisaient rire !

Mais un jour, un Peulh de Derakuy décida d'affronter Habo. Ce Peulh, tout le monde sait son nom : c'était Pebwéré, dit Le Puissant. Il s'était longuement préparé au duel et avait travaillé à acquérir de grands pouvoirs magiques. Quand il lança son défi à Habo, il était d'une grande puissance magique.

Le Puissant rencontra Le Méchant sur la route de Bossora. C'est Habo qui tira le premier : il visa la tête du Peulh, mais la flèche s'enfuit dans la brousse. Dépité, Habo visa le cheval, mais la flèche s'écarta de sa cible. Le Puissant, lui, tua magiquement le cheval de Habo : sa flèche évita tous les barrages de Habo et atteignit sa victime. Ensuite, Pebwéré avait désarmé Habo qui vit ses armes voler dans l'air comme des feuilles emportées par un djinn. Enfin, le Peulh rattrapa Habo qui fuyait la défaite et le lia par des charmes.

Pebwéré amena le vaincu au chef de Bondoukuy. Tous les villages bwaba avaient envoyé des représentants

officiels, ce qui n'empêcha pas les maisons de rester vides : tous ceux qui pouvaient marcher étaient venus assister à la mise à mort de Habo, car tous voulaient le lapider, l'étrangler, l'écarteler, le décapiter, le découper en morceaux... On discutait ferme de la meilleure manière de le tuer en le faisant souffrir. Mais le Peulh gâcha la fête que se promettaient tous ces gens avides de vengeance : il refusa qu'on tue Habo !

Pebwéré alla vendre Habo à Warkoye : « Si tu reviens, lui dit-il, je te tuerai sans sommations. » Le Méchant partit comme esclave mais il se sauva. Dans sa fuite, il repassa à Bondoukuy, mais si vite qu'il put échapper à la foule et à la colère du Puissant et il disparut.

Le chef de Bondoukuy, de la famille des Coulibaly, lança une cotisation pour remercier Pebwéré de sa bravoure, de sa puissance et de sa bonté.

C'est en hommage à Pebwéré que les Peulhs font partie de la coutume de Bondoukuy. Jamais on ne les oublie quand un événement se passe, bon ou mauvais. C'est un hommage que les Bwaba d'aujourd'hui rendent à l'amitié d'un grand chef de terre, Coulibaly, avec Pebwéré le Puissant. Et qu'un vieux meure dans les

campements peulh, et alors les griots bwaba l'annoncent, hommage que l'on ne rend pas aux autres étrangers mais aux seuls Peulh.

Coulibaly Yézuma Raphaël, le conteur de Bondoukuy, vous demande la route, il connaît plein d'autres histoires, mais il faut qu'il rentre à Sara pour remettre ces légendes où il les a trouvées.

Le chasseur et la souris

Un homme était à la chasse. Il voit une belle antilope broutant dans la savane ; il s'en approche doucement, veillant à ne pas faire frémir l'herbe et à bien rester contre le vent. Il s'approche, s'approche doucement, arme son arc, se redresse au-dessus des herbes et tire ! L'antilope ne fait pas trois pas qu'elle tombe, foudroyée par le poison de la flèche.

Le chasseur s'approcha tout heureux quand un lion lui tape sur l'épaule et lui dit amicalement : « Cette antilope est à moi ! Je la dévore et ensuite tu me manges ! » Devant l'air affolé du chasseur, le fauve lui dit avec bonté : « Bon, je te la laisse manger ! » Le chasseur respira : ce fauve était bon prince* ! Et le lion poursuivit d'une voix joyeuse : « ...Et ensuite je te dévore ! » Le chasseur était dans les pattes du fauve, il ne pouvait baisser le bras pour atteindre son coutelas. Mais avec ou sans arme, il était mort ! Qu'il soit encore vivant n'était qu'une illusion...

C'est alors qu'une petite, toute petite, voix dit : « Oui, le chasseur mange l'antilope, le lion dévore le chasseur, et moi, je grignote le fauve abruti de

mangeailles*!» Le lion se retourna furieux : une minuscule souris était là, avec son museau qui frémissait continuellement, sa petite queue nue qui se balançait d'ici à là, et ses petites mains qu'elles frottaient l'une contre l'autre avec appétit !

Piqué au vif, blessé dans son orgueil de roi de la brousse, le lion furieux se précipita pour écraser l'infâme qui l'insultait. Mais, plus vive, la souris s'échappa. Elle courut dans les herbes, le fauve la poursuivit. À chaque fois qu'il posait sa large patte sur le sable là où était la souris, elle n'y était plus ! Finalement, la souris s'enfonça dans un trou, le lion mit son nez dans l'ouverture, reniflant de rage, mais il se fit mordre cruellement la truffe* par quatre petites dents, quatre incisives coupantes comme des lames. Il hurla et s'écarta, vaincu.

Le temps de se remettre de ses émotions, quand le fauve revint sur l'antilope, elle avait disparu, le chasseur avec. Ou bien l'inverse ! Il avait trop mal au nez pour penser correctement !

Le chasseur, en effet, s'était sauvé avec son gibier et festoyait avec ses amis : ils se partageaient la viande.

Mais le chasseur n'était pas ingrat. Un jour, il revint là où il avait tué l'antilope, se disant que la souris devait toujours être à côté de son trou. Il l'appela : « Madame, ou Mademoiselle la Souris, viens, c'est moi... Je suis le chasseur, je viens te dire merci. » La petite souris se présenta et le chasseur lui donna des graines de son grenier : du sorgho, du mil, de la farine de néré... Elle les mangea avec appétit, les trouvant fort à son goût. « Si tu en veux d'autres, viens chez moi habiter », proposa le chasseur reconnaissant.

C'est ainsi que depuis les souris habitent chez les hommes. Et qu'il ne faut plus compter sur elles si un lion plein d'appétit nous rencontre !

Mais j'entends un grognement dans la brousse...
Le lion ! Je vous laisse ce conte pour fuir plus léger !



Le rusé et l'empresé

Un homme regardait un marigot. C'était un chasseur et il venait de loin, bien au-delà des forêts qui servaient d'écrin* à cette eau paresseuse. Quand il vit la terre, il se dit que là, il allait construire sa maison et faire des cultures ! Il irait chercher femme, et fonderait un grand village. Il regardait l'eau, les grands arbres, la nature appuyé contre une haute termitière. Il rêvait de maisons qui un jour s'installeraient ici, aux enfants qui se baigneraient en criant tandis que les femmes iraient y puiser l'eau....

Aussi fût-il bien surpris, en regardant de l'autre côté du marigot, de voir en face de lui un homme qui l'observait et qui n'était pas là les premières fois qu'il avait regardé dans cette direction, cela il l'aurait juré. Un chasseur comme lui, ce que démontrait son accoutrement de vêtements d'un marron sombre auxquels étaient suspendus de multiples amulettes protectrices : il en faut pour survivre dans la brousse ! Il en faut pour endormir les génies de la brousse et les persuader de laisser tuer leurs animaux ! Le chasseur

d'en face portait un arc, un carquois de flèches et un large coutelas pendait à sa ceinture.

L'homme prit la parole et s'adressa au premier chasseur d'une voix forte pour être bien entendu :

— Oh toi ?! Que fais-tu sur mes terres ?

Étonné d'être ainsi interpellé, et bien certain d'avoir été là le premier, le chasseur répondit :

— Je suis ici de par le droit du premier occupant, j'étais là avant toi !

L'autre éclata de rire :

— Tu te moques ! Je t'ai vu arriver de mon arbre. J'étais là-haut pour choisir l'emplacement des autres maisons qui viendront s'installer sous mon autorité. Il y a longtemps que j'ai choisi pour moi où je m'installerai avec mes femmes : j'ai déjà déterminé les meilleures terres et les meilleurs biefs à poissons !

Le premier chasseur protesta :

— Ce n'est pas vrai, j'ai mis ma marque !

— Quelle marque ?

Là, le premier chasseur hésita devant l'aplomb* de l'autre, il regarda autour de lui, sentit dans son dos la termitière et répondit sans réfléchir :

— J'ai jeté une termitière dans le marigot pour marquer ma propriété !

— Et moi une grosse pierre... Comme ça, dit le second en esquissant un geste vague et un sourire fin.

Après un long silence il dit, et ses yeux se plissèrent plus encore :

— Sors ta termitière ! Moi je sors ma pierre !

De sa termitière, le chasseur ne trouva rien au fond du marigot. Même s'il l'avait jetée, l'eau l'avait dissoute ! Par contre, à force de fouiller, fouiller, le second chasseur trouva une pierre et donc devint le chef de terre auquel le premier chasseur dut se soumettre. Et depuis, les deux familles des premiers arrivants continuent à raconter cette histoire à leurs enfants pour leur expliquer qui est maître de la terre et qui est simple cultivateur.

La morale de cette histoire est que même si on est premier, il faut savoir le prouver ; et si on ne l'est pas, il faut savoir faire accepter qu'on le soit quand même ! La parole alors se révèle une arme et le duel verbal fonde une vérité. Après, l'histoire enregistre : d'une simple tromperie, la parole des hommes fait une légende qui justifie l'état des choses actuel afin d'assurer la paix entre les familles et les droits des vivants.

Il y a une autre morale qui dit que, souvent, il vaut mieux à une question répondre par une question plutôt que d'affirmer étourdiment quelque chose que l'on ne puisse pas prouver. Car il y a dans la vie entre les hommes deux choses qui ne coïncident pas : les faits qui se sont passés et les récits des hommes qui les racontent, les expliquent et les justifient. Souvent, très souvent, les mots disent des choses qui n'ont plus qu'un rapport lointain avec les faits qui leur ont donné naissance !

On serait bien étonné de comparer ces choses dont on parle avec les faits qui se sont vraiment déroulés jadis, dans un passé lointain. Mais heureusement, on ne le peut pas, alors restent fables, contes et légendes pour dire le passé !

Je tiens ce récit de Jacob qui le tient des Winye* et je le laisse où je l'ai trouvé, je sais que cette parole n'est pas en sucre et qu'elle n'ira pas fondre dans l'eau qui coule avec le temps qui passe.

La femme de l'éléphant

Le roi d'un village avait un éléphant qu'il aimait beaucoup. L'éléphant ravageait tous les champs de case autour des habitations. Parfois, quand il avait bu le dolo, il s'écroulait ivre-mort sur une case et les gens n'avaient plus qu'à aller chez les voisins pour dormir, en remerciant Dieu d'être toujours en vie !

Mais le roi ne voulait rien voir. Lui racontait-on les frasques* de son favori, il en pleurait de tendresse. Parlait-on des dégâts, il fronçait les sourcils, menaçant : « Vous voulez encore me demander de baisser les impôts, n'est-ce pas ? », criait-il suspicieux*. Et les villageois de se récrier : « Non, non, tout est parfait ». « Ah bon », marmonnait le roi, qui se disait qu'il pourrait donc augmenter les impôts pour la prochaine fois.

La situation devenait intenable pour les villageois : entre l'éléphant qui ravageait tout, champs et maisons, et les impôts qui montaient, ils ne savaient plus quoi faire. Ils se réunirent secrètement une nuit et

tinrent conseil. Il fallait parler au roi ! Lui dire la vérité. Mais qui allait parler ? Un jeune chef de famille, décidé et pondéré*, leur dit :

— Puisqu'il faut que quelqu'un parle, je prendrai la parole. Quand viendra mon tour, je parlerai au chef de son éléphant. Je lui dirai combien nous l'aimons, combien il est facétieux* quand il renverse nos cases comme nous renversons les termitières pour prendre des termites pour nos poussins. Je dirai aussi qu'il est presque un homme à tant aimer l'alcool, plus que nous ! Et enfin, tout le plaisir qu'ont nos femmes à travailler pour lui faire du dolo, car il boit comme dix, comme dix éléphants s'entend ! Et alors je dirai cette phrase : "Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant..." Et vous continuerez ma phrase en disant tous ensemble : "Ton éléphant, il nous emmerde !" Et je continuerai, lui détaillant les méfaits de son maudit animal.

Tous furent d'accord sur le scénario*.

Les villageois demandèrent donc une audience au roi qui, naturellement, la leur accorda. Au jour dit, les chefs de famille parlèrent l'un après l'autre : l'un parla des questions d'eau, elle ne manquait pas. Un autre des greniers, ils étaient pleins ; un troisième des terres, elles étaient abondantes. Le roi était très content de la

réunion. Il se dit que, décidément, ses braves sujets étaient bien braves. Il augmenterait encore les impôts afin de les satisfaire. Il demanda sa pipe qu'une de ses femmes lui bourra, qu'une autre lui alluma, et qu'il fuma à petites bouffées satisfaites.

Vint le tour du jeune chef de famille, il prit la parole :

— Chef, après les hommes vénérables qui tour à tour ont pris la parole devant toi, je m'aperçois que nul n'a parlé de ton éléphant. Chef, ton éléphant, c'est une bête formidable. Il pourrait être un homme : quelle descente* ! Il boit que c'est merveille. Nos femmes désertent nos couches dans la nuit pour aller chercher du bois pour pouvoir brasser toute la bière qu'il consomme. Nous leur donnons le mil rouge avec tant de gaieté ! C'est un plaisir pour nous d'ouvrir nos greniers pour lui. Quelle bête charmante ! Mais — et là il sortit la phrase préparée - : “Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant...”

Et il se tut. Il attendit... Il attendait... Mais aucun des vénérables chefs de maison ne broncha. Tous le regardaient, avec dans les yeux l'innocence la plus totale. Où étaient la mâle assurance qu'ils avaient montrée, la hargne qu'ils avaient manifestée, la volonté d'unité et celle de parler d'une seule voix qu'ils avaient affirmées ?

Alors, sans paraître accorder d'importance au long silence qu'il avait laissé s'installer, le jeune homme reprit :

— Mais Chef, ton éléphant, nous l'aimons trop. Ne t'a-t-on pas raconté comment il s'est endormi sur une case la dernière nuit ? Il y a eu une vieille qui n'a pas eu le temps de sortir, mais elle était très vieille et souvent elle nous disait qu'elle n'attendait que la mort. Ton éléphant, Chef, l'a exaucée. Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant... (Il laissa un silence s'installer, mais comme rien ne venait de l'assistance il reprit :) ton éléphant est une bénédiction : il l'a entendue et l'a aidée à partir. Et puis, quand il va aux champs, c'est un bonheur de marcher sur ses pas : il a dégagé toutes les cultures ; les arbres qui gênent, il les a arrachés. On se croirait dans une ville des blancs : tu marches comme ça, sans être gêné par rien ! Ah ! C'est qu'il est fort ! Et c'est pourquoi je réaffirme : “Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant...”

Il suspendit sa voix mais personne ne broncha.

Les chefs des maisons écoutaient avec intérêt leur collègue parler, semblant dire : est-il bien jeune pour faire devant nous, hommes vénérables, un si long et si oiseux discours ?! Ils entendirent donc quand même pour la troisième fois lorsque la phrase codée*

fut énoncée : “Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant...” Pourtant ils ne reprirent pas en chœur le répons* qu’ils devaient proclamer : “Ton éléphant, il nous emmerde !” Ils restaient, tous, chefs de famille, de lignage ou de terre, plus silencieux tous ensemble qu’un poisson.

Alors, affolé en son cœur mais calme dans son regard, le jeune chef de famille reprit :

— Ô Chef, ô notre roi vénéré ! Mais vraiment, ton éléphant... Ton éléphant, il nous... il nous emmerde ! (Et là, après un bref silence, semblant avaler sa salive et reprendre son souffle, le jeune homme fit comme si sa langue avait fourché*, il se reprit d’une voix très forte, tonitruante* même :) Il s’emmerde !

Il se tut quelques secondes qui parurent une éternité, le roi serrait sa pipe de ses mains rageuses, sa mâchoire craquait, il allait se lever prêt à tout pour faire taire l’insolent quand le jeune homme reprit, et sa voix était plus rapide, comme chez quelqu’un qui en arrive à la conclusion de sa péroraison* :

— Et pourquoi ton éléphant s’emmerde-t-il ? Parce qu’à ton éléphant, à ton merveilleux, magnifique et si noble éléphant, il faut une femme ! Nous avons tous une femme ! Pourquoi pas lui ? Un homme sans femme !... C’est une fête sans dolo, des funérailles sans

danses. Tous les célibataires sont des gens qui s'emmerdent...

Le roi bondit ! Lui qui avait cru que le jeune en voulait à son éléphant ! Quelle idée ! Quelle splendide idée ! Une femme pour son pachyderme* chéri, mais oui ! Une femme l'aiderait à mieux vivre, car il pouvait se gâter la santé à trop boire de dolo ennuyé par sa vie solitaire !

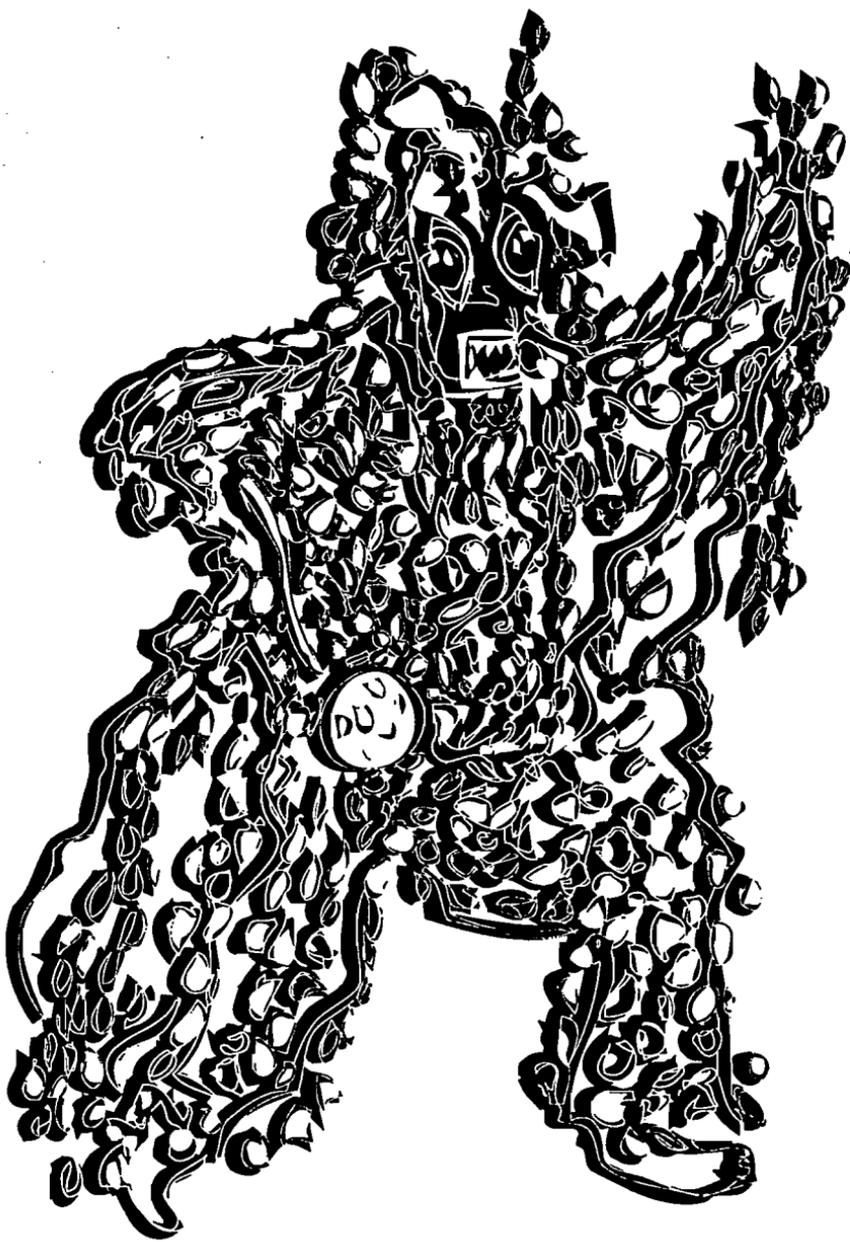
Le roi remercia chaleureusement le jeune chef de maison pour sa proposition. Il lui donna tout un troupeau comme dot pour aller chercher une femme pour l'éléphant. Quand son fidèle sujet revint avec l'éléphante, le chef le récompensa en lui donnant un troupeau pour lui seul.

Le jeune homme, devenu prudent, l'emmena au loin aussitôt : il quitta le village, allant ailleurs nourrir ses bêtes pour ne pas porter préjudice aux éléphants. Et un matin, on s'aperçut qu'avaient quitté le village : ses frères et leurs épouses, ses sœurs et leurs maris, le jeune chef de maison avec sa femme et tous leurs enfants. Il fit dire par un vieux de sa famille qui préférait mourir où il était né et rester dans ce village, avec un ou plusieurs éléphants que lui importait ?, qu'il avait trouvé des terres neuves et allait les défricher.

Quand le roi se renseigna, il apprit que son ancien sujet était devenu roi lui aussi, et il dut donc renoncer à sa première idée d'aller le taxer, car vraiment, il trouvait, quoique roi, que son royaume déclinait... La production baissait et en conséquence le rendement des impôts ! Mais heureusement que ses éléphants le consolait.

La morale de ce conte est qu'il ne faut pas compter sur les autres quand il faut parler devant un puissant. Si on vous force à ce rôle, apprenez à vous taire, à parler dans le vide* ou à flatter.

Et moi, Ouattara Moussa, du village tcherma de Niamiadougou, mon village au milieu de ses rôniers* d'où l'on voit les falaises de Banfora et le Pic Sindou, je laisse ici ce conte en espérant qu'on lui trouve une fable pour compagne.



Épilogue

Ainsi s'enchaînent, racontés dans la fraîcheur des nuits, les contes et légendes dans les villages du Burkina. Chacun et chacune prend tour à tour la parole, et la cède, reposant le conte là où il l'a trouvé : chez les autres.

Les nuits de saison sèche froide, et celles où la pluie dégouline sur les toits, c'est dans les maisons que l'on conte, auprès d'un feu rougeoyant. Quand elles sont contraire chaudes, si c'est durant la saison des pluies, les paroles se déversent au bruit bourdonnant des moustiques qui harcèlent les hommes, et les paroles sont ponctuées de rageurs claquements de mains autour des feux sous la voûte du ciel. Il n'y a que durant la saison chaude, qui débute en mars et va jusqu'aux pluies, que l'on peut profiter vraiment des nuits sous les tropiques, et les paroles filent alors les légendes, les entremêlent comme le ferait un habile tisserand des fils noirs et blancs du coton, alors que les quatre étoiles en losange de la Croix du Sud resplendissent dans le ciel, à moins que la lune, éclairant le cercle des conteurs de sa lumière laiteuse, ne masque, en les illuminant, les étoiles qui sont les nœuds du grand filet que l'araignée tissa pour Dieu...



Vocabulaire

Les mots expliqués ne le sont que dans le sens où ils sont utilisés dans ces contes. Les explications sont autant pour les jeunes Burkinabè pour certains mots que, pour les autres, pour les francophones (« qui parlent français ») d'Afrique, d'Europe et d'Amérique qui ne connaissent pas le Burkina et les particularités du français qui y est parlé.

Pour les lecteurs qui ne sont pas du Burkina disons que Burkina Faso veut dire le Pays des Hommes Intègres, sa capitale est Ouagadougou. La deuxième ville du pays est Bobo-Dioulasso. D'autres s'appellent : Fada-Ngourma, Dori, Banfora, Boromo, Ouahigouya...

- abjurer quelqu'un* : le supplier
albâtre : pierre de couleur blanche ; elle est utilisée pour désigner la couleur
alerte : vif (adj. Une personne alerte)
alevin : petit du poisson
amulette : gris-gris, bijou ou objet protecteur
aplomb : assurance ; avoir de l'aplomb : être sûr de soi, avoir de l'assurance, avoir de l'aplomb (on dit aussi : ne pas manquer d'air)
au grand dam de... : au désespoir de...
avoir un œil : se méfier, regarder à la dérobée
balafon : xylophone africain, au Burkina, la gamme n'a que cinq notes
baobab : arbre dont le fruit est le pain de singe ; on consomme sa feuille en une sauce légèrement gluante

barbe : voir emporter au nez et à la barbe
bourreau : tortionnaire, celui qui tue les condamnés
Bwaba, bwamu : les Bwaba sont une population du Sud-Ouest du Burkina, dont la langue et la culture se nomment bwamu
câble : grosse corde, cordage
captivité : être captif, être en prison
cauris : coquillages qui servaient de monnaie, on les utilisait aussi pour décorer ou comme monnaie
charme, fétiches, gris-gris : tout cela est un peu équivalent
fétiche : voir charme, cela peut être aussi un masque, un gris-gris (une personne magique, un djinn)
chef : signifie le patron, mais aussi la tête, d'où l'expression *chef blanc* : la tête blanche
chipper : prendre rapidement quelque chose sans que son propriétaire le voit, c'est aussi voler
claudiquant : boitant
codée (phrase) : la phrase que prononce le jeune chef de famille est un signal
coépouse : autre épouse du mari
cœur net : en avoir le cœur net, être certain, savoir exactement ce qui est
concession : ensemble des maisons et des cases appartenant à une même grande famille, en général clôturée (avec un mur ou des seccos - nattes de tiges de mil -) ; en ville on appelle souvent la concession : la cour, ou le carré.
contrefait, être contrefait : être difforme
contusionné : être contusionné, être comme roué de coups, courbatu mais sans blessures apparentes
cou : voir prendre
cure, en avoir cure : s'en moquer totalement, être indifférent
cycle : itinéraire répétitif
dam : dommage, au grand dam, au grand déplaisir, avec beaucoup de dégâts
demander la route : expression burkinabè qui veut dire que l'invité demande l'autorisation de partir
démonter (se) : perdre son calme, son sang-froid
dépecer : enlever la peau
descente : avoir une belle descente, boire beaucoup de dolo, de bière...
détaler : se sauver très vite
dévorer à belles dents : manger avec un très bon appétit

divination : au Burkina on pratique la divination par le sacrifice des poulets ; on pose une question et on tue le poulet, selon qu'il tombe sur le dos ou sur le ventre on a la réponse à sa question (respectivement, 'oui' et 'non') ; on peut aussi ouvrir le poulet et regarder les reins, s'ils sont clairs, c'est 'oui'

djinn : génie (gris-gris, masque, fétiche), mais aussi tourbillon d'air dont on dit que ce sont des génies qui se déplacent

djinna, féminin de djinn (au Burkina)

Dô : religion commune aux populations du Sud-Iouest du Burkina

dolo : bière de mil

doucereux : hypocritement (d'une douceur exagérée donc fausse)

duel : rencontre violente de deux adversaires

dur-à-cuire : désigne une personne très forte, résistante

eau : être de la même eau, c'est être pareil

écartelé : déchirer en tirant sur les membres, *être écartelé* : être déchiré moralement entre plusieurs choses à choisir ou à faire

écrin : boîte contenant un objet précieux, l'eau est ici comparée à un bijou

emporter quelque chose *au nez et à la barbe* de quelqu'un signifie qu'il ne s'aperçoit de rien

en miroir : comme face à face, ici cela veut dire que les deux passeports sont l'un pour l'autre comme dans une glace

enfouir : enterrer profondément

enlever des termites, expression familière au Burkina qui signifie que l'on va en brousse récolter des termites pour nourrir les poussins ; on prend le matin très tôt la termitière et on donne les termites à manger à la volaille en cassant la motte

enlever : expression très utilisée au Burkina, signifie récolter, prendre ou mettre de côté la part de quelqu'un etc.

étriper, enlever les tripes, familier, il signifie aussi ouvrir le ventre ; s'étriper signifie se battre d'une manière désordonnée

éventrer : ouvrir le ventre

facétieux : farceur

faon : petit de la biche

feignant : quand on ne l'est pas, on regarde ce que le mot veut dire dans le dictionnaire, paresseux !

férir : voir Sans coup férir

féticheurs : soignent ou pratiquent la divination, sorciers bénéfiques ou maléfiques

fourcher : il a la langue qui a fourché, il s'est trompé, il n'a pas dit ce qu'il voulait (c'est faire un 'lapsus')

frasques : bêtises que l'on fait en s'amusant trop

génisse : jeune vache, vachette

gnilé : djinn, génie, gris-gris, fétiche, toujours un être du monde parallèle à celui des hommes (gnilé est un nom bwamu)

gris-gris : fétiche, génie, djinn, ou bien amulette protectrice ou méléfique

grouiller : africanisme = se dépêcher

harassé (être) : être fatigué

hyène : carnassier africain

injonctions : ordres, recommandations expresses (que l'on doit donc suivre)

jambes : voir prendre

karité : arbre qui donne des fruits appelées noix de karité, on mange la pulpe du fruit mais de la noix on fait du beurre de karité

Koro : frère aîné en peulh

latérite : pierre rouge ferrugineuse (qui contient du fer), adj. : latéritique

lézardeau : n'existe pas dans le dictionnaire, ici désigne pour s'amuser un petit et jeune lézard (les professeurs appellent cela "faire un néologisme", on crée un mot qui n'existe pas mais que l'on comprend bien quand même)

Lobi : population du Sud-Ouest du Burkina

lyre : instrument de musique à corde aux branches courbes

mangeaille : (nom) nourriture abondante, plantureuse

manguier : arbre fruitier africain, qui a un feuillage en très grosse boule, il donne comme fruit la mangue

marâtre ou belle-mère : pour un enfant c'est l'épouse du père autre que sa propre mère (coépouse de la mère) ; la belle-mère est également la mère du conjoint c'est-à-dire : mère de l'épouse pour le mari, mère du mari pour l'épouse

marigot : c'est un étang et une rivière en même temps, et il peut être un lac aux mille ramifications (petites rivières et mares qui s'y rattachent) en saison des pluies

masque : un masque c'est un génie sous la forme d'un déguisement porté par une personne

mater : dominer (un autre sens plus populaire et argotique est différent et signifie "regarder, espionner", un maton est ainsi un gardien de prison)

miroir : glace, voir aussi *En miroir*

mue : changement de peau (on parle de mue pour les serpent quand ils perdent leur peau en grandissant)

munir : fournir, donner

nelgi : arbre (nom peulh) qui désigne un bois d'une certaine souplesse dont on fait des bâtons pour la chasse ou pour les berger

nééré : arbre fruitier, donne des graines qui se consomme en farine, et dont on fait un condiment, le soumbala

nez et barbe : voir emporter

pachyderme : éléphant

pain de singe : fruit du baobab

parler dans le vide : pour ne rien dire

péroration : long discours

Peulh : population africaine de pasteurs nomades, leur langue est le pulaar

phacochère : sanglier d'Afrique

piquer au vif : vexer, dire une parole qui force la personne à réagir ; être piqué au vif : être vexé

pitance : ce que l'on a manger, ni bon et abondant, mauvaise nourriture

plaquer : sauter sur quelqu'un pour le faire tomber (terme des sports, comme le rugby)

pondéré : être pondéré, être calme, équilibré, lucide

prendre les jambes à son cou : expression signifiant que l'on fuit à toute vitesse

prince : être bon prince, être gentil (ironique)

pulaar : langue des Peulhs

python : serpent (le boa n'est pas africain)

rejeton : enfant

relever : au Burkina cela signifie reconstruire une maison là où en était une autre autrefois. Quand une personne meurt, on l'enterre dans sa maison, et plusieurs générations après, on peut reconstruire une maison à l'emplacement de l'ancienne. Les ossements que l'on retrouve éventuellement en recreusant sont alors donnés aux forgerons qui les enterrent dans un ossuaire (cave où sont tous les ossements que l'on trouve) à l'écart des habitations

répons : réponse par une phrase apprise par cœur

réserver : au Burkina, cela signifie mettre de côté la part de quelqu'un (alors qu'en français de France, cela signifie mettre en réserve pour l'avenir, sans préciser)

robe : pour un animal (cheval, vache, et autre gros animal), désigne l'ensemble de son poil (équivalent de chevelure pour cheveux)

rônier : genre de palmier abondant dans la région de Banfora (où est le village de Niamiadougou), dont on tire du vin de palme ; l'arbre très utilisé pour sa feuille et sa tige pour fabriquer de la vannerie. L'on consomme ses fruits.

salopiot : garnements, enfant turbulent ou méchant

sans coup férir : sans donner un seul coup

scénario : projet, plan

scorpionne : n'existe pas dans le dictionnaire, ici désigne pour s'amuser un scorpion femelle (les professeurs appellent cela "faire un néologisme", on crée un mot qui n'existe pas mais que l'on comprend bien quand même)

souffrir : au Burkina cela signifie que l'on a faim

soumbala : condiment fait à base de graines de néré fermentées

squatter : habiter une maison sans autorisation

Suspicieux : méfiant

Tapir (se) : se cacher

Tcherma : langue des habitants de la région de Banfora, on dit que c'est la langue des Gouins (lesquels sont appelés ainsi par les non-tcherma)

Tô : sorte de polenta, c'est une pâte cuite à l'eau qui est la nourriture de base des Burkinabè

tonitruant : très fort, bruyant

tortionnaire : personne qui torture, bourreau

truffe : nez des animaux, chien, lion, chat....

véracité : la vérité, ce qui est vrai

vermine : insecte dans une maison ou dans ses vêtements ou ses cheveux, saletés

vif, voir piquer

virginal : de couleur blanche

votif/votive(fém.) : vient de vœu, qui accorde les vœux que l'on fait

Table des matières

Avertissement	7
Les passeports africains	8
Le passeport d'ivoire	9
L'homme doit cultiver pour manger	17
Le fusil et le python	21
Le masque de fibres	25
La vieille de la termitière	29
Ilo et Tyamaba	35
La lune et le soleil	41
Histoire de Konon, le gris-gris	43
Quand Dieu se cacha des hommes	47
Les scorpions	51
Zita, la petite fille astucieuse	59
La femme qui eut son lot	61
Les deux héros de la cité de Sara	65
Le chasseur et la souris	71
Le rusé et l'empressé	75
La femme de l'éléphant	79
Épilogue	87
Vocabulaire	89

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie BARNÉOUD
B.P. 44 - 53960 BONCHAMP-LÈS-LAVAL
Dépôt légal : Février 2003 - N° d'imprimeur : 13785
Imprimé en France

Petits contes des savanes de Burkina Faso

Ce recueil de contes a été écrit spécialement à leur demande pour Boris et Annick 8 et 10 ans qui désiraient avoir à lire des contes sur leur pays, le Burkina Faso. *Les petits contes des savanes* sont donc soit tirés du fond des contes et légendes voltaïques, soit de légendes recueillies sur le terrain. Certains doivent avoir été inventés ! Ils sont écrits dans un style que Boris voulait « pour enfant mais pas pour bébé » et il leur est adjoint un lexique qui donne aux enfants burkinabè le vocabulaire qui pourrait leur échapper et aux autres, non-Burkinabè, le vocabulaire spécifique au Burkina ainsi que des expressions langagières nationales qu'ils pourraient avoir des difficultés à entendre.

Le passeport d'ivoire : Il était une fois dans les savanes africaines, il y a bien longtemps, un Peulh qui avait deux femmes. Sa première épouse lui avait donné deux filles, dont l'une était mariée au loin et la petite dernière, Saratta, qui restait encore avec sa mère. La jeune enfant était jalouée par sa marâtre, la seconde épouse de son papa, qui n'avait pas eu d'enfants. Saratta, ayant peut-être été trop gâtée par une mère vieillissante, avait tendance à désobéir. Elle ne suivait même pas le simple conseil de ne pas marcher pieds nus ! Or, chacun sait que l'empreinte d'un pas peut être volée par quelque sorcier, qui vous vole aussi votre vie, ou vous enferme dans une prison magique !

L'auteur, Bernard Germain Lacombe est anthropologue à l'Institut de recherches pour le développement (IRD-orstom) et travaille sur la jachère au Burkina Faso, la dessinatrice est S'Calpa, spécialiste de l'art africain, qui a déjà illustré d'autres contes dans la même collection dont ceux de Victor Nimy et Jean-Noël Sibiri Ouédraogo.

Le dessin de couverture est de Victoria Awa.



Boris



Annick



9 782747 537407

ISBN : 2-7475-3740-4